LOCAL
N° 21

LES CAHIERS d'Oleron

Un siècle d'histoire sanitaire à Saint-Trojan



Revue trimestrielle publiée par le LOCAL

SOMMAIRE

Un siècle d'histoire sanitaire à Saint-Trojan

Le Sanatorium, le Centre Hélio-Marin et le Centre de Réadaptation Fonctionnelle

4 *Le Sanatorium pour enfants rachitiques et scrofuleux 1896-1941*

Emmanuel Pineau, le père fondateur
Une inauguration présidentielle
Camille Chabannes, directeur au long cours
Quand la France entière remplissait le Sanatorium

5 - *Emmanuel Pineau*
6 - *L'acquisition des terrains*
- *Les balises*
7 - *L'appontement*
9 - *Camille Chabannes*
10 - *La tuberculose*
12 - *La vie au Sanatorium dans les années 30*



14 *Le Centre Hélio-Marin et la pouponnière sanitaire 1953-1976*

Le rachitisme, fléau de l'après-guerre
Un miracle pour une pouponnière

15 - *Georges Simon*
16 - *Les trente glorieuses*
19 - *Le foyer-école d'élèves infirmières*
20 - *La vie au Centre Hélio-Marin dans les années 50*
24 - *La naissance du syndicalisme et du Comité d'entreprise*



26 *Le Centre de Réadaptation Fonctionnelle, vers l'enfance handicapée 1976-1996*

Établissement médical polyvalent pour enfants et adolescents
L'ouverture à la mucoviscidose
Le sport pour vaincre le handicap
Deux établissements en un : médecine et éducation

28 - *La mucoviscidose*
30 - *Les agréments sanitaires*
32 - *La vie des enfants, aujourd'hui*
33 - *Les médecins-directeurs*
- *Le personnel*
- *L'ATASH*



À l'occasion des manifestations qui marquent, en 1996, le centenaire du Centre Hélio-Marin *de Saint-Trojan, un groupe de travail s'est constitué au sein des équipes administratives et médicales de cet établissement pour dresser le bilan d'un siècle d'action sanitaire et sociale. Voulant marquer l'ancrage du* Centre Hélio-Marin *dans l'histoire de l'île d'Oleron, ce groupe de travail a tout naturellement pensé à notre revue pour accueillir le fruit de ses recherches. Car, il faut bien l'avouer, à part peut-être à Saint-Trojan et dans le sud de l'île, le* Centre Hélio-Marin *reste un grand inconnu. Chacun y connaît quelques employés, mais beaucoup ignorent que c'est là le plus gros employeur de l'île. Qui se doute que 26 000 enfants y ont séjourné depuis un siècle ? Combien, dans l'île, savent que cet établissement illustre bien l'évolution des besoins sanitaires intervenus depuis un siècle dans notre pays, évoluant du traitement de la tuberculose à celui du rachitisme pour finalement se consacrer à la prise en charge du handicap lourd et des atteintes sévères ? Qui connaît ses médecins, ces Pineau, Chabannes, Simon, personnalités hors du commun qui, parfois pendant plusieurs décennies, ont marqué d'une empreinte durable la vie du* Centre, *et celle de la population oleronnaise voisine ?*

S'il est, jusqu'à présent, resté méconnu dans l'île, le Centre Hélio-Marin *a cependant obtenu, en un siècle d'existence, une notoriété qui dépasse largement le cadre régional. Ces quelques pages contribueront, nous l'espérons, à mieux le faire connaître, dans l'île et ailleurs, et à faire comprendre le dévouement de tous ceux qui œuvrent dans cet établissement. Pour notre part, de nos visites au* Centre Hélio-Marin, *nous garderons longtemps en mémoire l'image de ces enfants grabataires, inertes, au regard vide, parmi d'autres enfants plus ou moins gravement atteints mais qui, nous a-t-on dit, arrivent à reconnaître ceux qui les soignent régulièrement, tous des cas extrêmes auxquels les soins et la rééducation cherchent à donner "un plus grand confort de vie".*

Pour son deuxième siècle d'activité, souhaitons donc au Centre *de continuer à assurer une prise en charge de qualité maximale pour toutes ces déficiences qui malheureusement continuent à défier la médecine moderne.*

Claudette Binet
Gérard Chagneau

LOCAL

Lien Oleronnais
pour la Culture,
l'Animation et les Loisirs

section ÉTUD' PLUS
Association culturelle loi 1901
publiée au Journal Officiel n°81
du 6 avril 1982

ADRESSE
5, rue de la République - BP 84
17310 Saint-Pierre d'Oleron
Tél : 05 46 47 16 01
Fax : 05 46 75 15 87

DIRECTEUR DE PUBLICATION
Gérard Chagneau

COORDINATION / MAQUETTISTE PAO
Christine Soccoro

CONCEPTION GRAPHIQUE
Pierre Poidevin

PUBLICITÉ
Martine-Nadia Coissac

PHOTOS
Centre Hélio-Marin
sauf mention particulière

IMPRESSION
Imprimerie du Large
17380 Le Château d'Oleron
Tél : 05 46 47 58 49

PHOTOGRAVURE
Compo Laser
17000 La Rochelle
Tél : 46 44 91 91

n° ISSN : 0294-7919
Commission paritaire : 64612
Dépôt légal : septembre 1996
ABONNEMENT 4 numéros : 140 f

Étud'Plus a pour but de promouvoir et diffuser toute forme de recherche oleronnaise de manière à améliorer la connaissance du milieu insulaire en tous domaines.

La reproduction et la traduction, totales ou partielles, des textes et illustrations sont interdites sans accord de la rédaction.

Le Sanatorium pour enfants rachitiques et scrofuleux 1896 - 1941

La nécessité, pour les médecins de la fin du 19e siècle, d'organiser la lutte contre le fléau social majeur que constitue alors la tuberculose (voir p. 10), conduit à la création de nombreux établissements de cure sur les côtes de France. Le premier d'entre eux, qui restera une référence, ouvre à Berck (Pas-de-Calais), en 1861, avec une centaine de lits. Malgré le développement des hôpitaux marins sur les côtes de France, la capacité d'accueil est très insuffisante par rapport aux besoins.

Le 31 octobre 1887, le docteur Étienne Bergeron (1817-1900), depuis peu secrétaire perpétuel de l'académie de Médecine, fonde *L'Œuvre des Hôpitaux Marins pour Enfants* afin de promouvoir la création de tels établissements. *L'Œuvre* est agréée par arrêté de Clément Fallières, ministre de l'Intérieur, en date du 15 novembre 1887. Elle participe grandement à l'extension de l'hôpital de Berck qui comptera 600 lits à la fin de la décennie et, toujours à Berck, elle aide à la création d'un autre établissement appartenant à la famille Rothschild. L'année suivante, en 1888, le département des Pyrénées-Orientales cède à *L'Œuvre* le sanatorium maritime de Banyuls-sur-Mer, moyennant l'entretien gratuit de 20 enfants du département.

L'Œuvre s'engage également à seconder dans son fonctionnement et son développement le sanatorium d'Arcachon. Plus tard, par décret du 9 septembre 1890, elle obtient du président de la République, Sadi Carnot, le statut d'établissement d'utilité publique. En 1894, elle se lance dans l'implantation d'un sanatorium maritime à Saint-Trojan ; c'est sa première création. Par décret du 29 juillet 1904, en raison de la confusion entretenue avec d'autres œuvres relatives aux anciens marins ou pupilles de la marine, *L'Œuvre des Hôpitaux Marins pour Enfants* change son nom et devient *L'Œuvre des Sanatoriums Maritimes pour Enfants*. Jusqu'en 1990, elle a conservé son siège social au 62 rue de Miromesnil, à Paris 8e (voir p. 33 l'encadré consacré à l'ATASH, l'association qui lui a alors succédé).

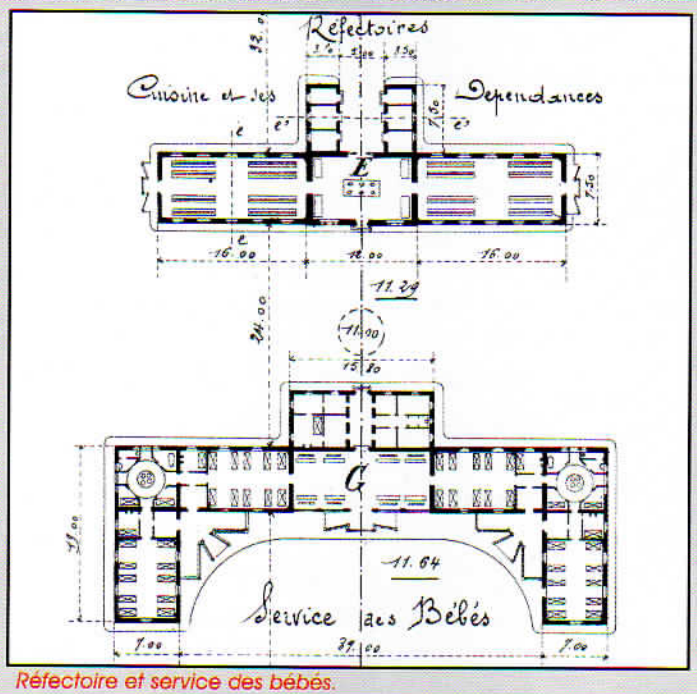
Cette remarquable pérennité nous vaut d'avoir gardé, sur la plus grande partie du siècle écoulé, des archives remarquables, dont certaines sont imprimées.

En 1894, soit six ans après la reprise du sanatorium de Banyuls, *L'Œuvre* décide donc la création d'un deuxième centre à Saint-Trojan[1].

Les conditions climatiques particulièrement privilégiées de ces deux sites ont guidé le choix des responsables de *L'Œuvre*. Cependant, nous allons découvrir avec plus de précision les raisons qui ont fait choisir le site de Saint-Trojan.

Emmanuel Pineau, le père fondateur

Tout semble résulter de l'action d'une seule et même personne, Emmanuel Pineau. Médecin au Château depuis 1877, il a pris, dès 1885, toute une série d'initiatives qui en font le père du *Sanatorium* de Saint-Trojan (voir p. 5). En 1890, au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, à Limoges, sa communication intitulée *"L'île d'Oleron considérée au point de vue de l'établissement d'un Sanatorium Maritime"* jette les bases de son action



Réfectoire et service des bébés.
Extraits d'un plan-projet du sanatorium de Saint-Trojan - 1892.

future. Encouragé dans ses recherches par les responsables de *L'Œuvre*, il complète son étude, en 1892, par deux rapports. Le premier, *"Météorologie de l'île d'Oleron"* fait le point sur la pluviométrie, la thermométrie et la barométrie de l'île, à partir des relevés de la station météorologique de Chassiron, qu'il compare avec ceux d'Hourtin, Arcachon, Cazaux, Dax et Biarritz. Le second, *"L'île d'Oleron conviendrait-elle pour l'établissement d'un sanatorium ?"*, traite de la végétation et de l'état sanitaire de l'île : *"Bien que la population soit active, très vivante, remuante même, il est incontestable que la situation insulaire paraît pour un sanatorium - lieu d'isolement et de repos - devoir être la meilleure... Les épidémies sont moins à redouter, faciles à réprimer, à surveiller, et de fait, la diphtérie, la scarlatine, la variole y sont rares... La tuberculose ne s'y montre guère que chez les rentrants au pays, les teignes y sont, je crois, inconnues, de même la conjonctivite granuleuse, la syphilis héréditaire, la pleurésie à épanchement."* Il traite aussi des avantages d'Oleron comparativement aux autres îles de la côte : *"L'île de Ré est très avancée en mer, absolument plate et à peine émergée de sa ceinture de rochers, neutre de tout arbre, et ne présente aucun abri ; en outre son accès est difficile. Les îles d'Aix, de Noirmoutier, d'Yeu, de Groix et de Belle-Île n'offrent ni l'étendue, ni les ressources suffisantes ; ce ne sont que des îlots qui ne portent chacun qu'une seule bourgade."*

Enfin, il préconise Saint-Trojan comme le lieu le plus favorable de l'île : c'est alors une commune de 522 habitants (l'île en comptait 20 000 en 1892, soit un peu plus que de nos jours), possédant une forêt de 1 000 hectares, et abritée des vents dominants par une dune de 30 mètres de hauteur. Elle est environnée par toutes sortes de cultures (vigne, blé, maïs, orge, pommes de terre, fèves, légumes, fruits) et offre une alimentation "anti-scrofuleuse"[2] abondante grâce aux produits de la mer : huîtres, poissons, crustacés. En outre, le docteur Pineau précise que le prix d'achat des terrains est bas. Il insiste aussi sur la facilité de l'accès à Saint-Trojan, malgré sa position insulaire : le transport des passagers est assuré par le bateau à vapeur à partir de la gare du Chapus jusqu'à Saint-Trojan (armateur Bouineau fils & Cie), ou éventuellement jusqu'au Château.

Cette étude convainc *L'Œuvre* ; une subvention de 600 000 francs provenant de la répartition des fonds du Pari mutuel est accordée en février 1894. Après acquisition des terrains (voir p. 6), la construction du Sanatorium de Saint-Trojan débute le 22 octobre 1894 sous la direction de l'architecte Charles Le Cœur[3].

Sylvestre, entrepreneur au Château, meurt avant d'achever le chantier qui lui avait été confié. Il est remplacé par Urbain Chemin, de Saint-Trojan. Emmanuel Pineau surveille les moindres détails de la construction et abreuve *L'Œuvre* de ses notes techniques et autres propositions. Devant l'absence de route entre le futur sanatorium et Saint-Trojan, un appontement a été construit en face du terrain, pour alimenter le chantier (voir p. 7). Malgré tout, les travaux seront retardés par les froids de

EMMANUEL PINEAU

13 avril 1854 - 11 décembre 1896

Emmanuel Pineau fait partie de ces érudits locaux qui ont nourri le 19e siècle de leur savoir. Brillant étudiant à Paris, il réserve sa carrière de médecin à l'île d'Oleron et installe son cabinet au Château. Ses patients l'appellent de tout le canton, et même parfois de plus loin, pour avoir recours à ses conseils.

Circulant un peu partout, cet homme attentif et curieux va s'intéresser aux objets préhistoriques qui abondent dans l'île. Ses travaux de fouilles sur le dolmen d'Ors et les nombreux écrits qu'il envoie à l'Association française pour l'avancement des sciences font de lui un chercheur reconnu et écouté. Il s'intéresse aussi aux découvertes gallo-romaines faites au Château.



Mais il ne se contente pas de ces recherches. Il se consacre bientôt à un projet presque utopique, l'implantation d'un sanatorium à Saint-Trojan. Pour mener à son terme ce projet, il va passer dix ans de sa vie à convaincre, prévoir, organiser et suivre d'un regard précis les moindres péripéties de la réalisation. Cet homme pense à tout. En relation épistolaire avec les dirigeants de *L'Oeuvre des Hôpitaux Marins*, il va être le trait d'union indispensable entre Saint-Trojan et Paris. Non seulement il parvient à résoudre les problèmes qui se posent sur place, mais encore il propose constamment de nouvelles améliorations pour la suite des opérations. Il fait des propositions en tout genre en ce qui concerne les détails de la construction et du fonctionnement du Sanatorium :

- à 10 kilomètres de Saint-Trojan, probablement vers La Rémigeasse, il a acquis la concession de 30 000 tonnes de tourbe qu'il donne "gratis" au Sanatorium dans l'espoir de lui permettre d'économiser sur les 3 000 francs que coûte le chauffage à Banyuls,
- il propose d'élever l'eau des forages avec des moulins à vent secourus par des moteurs,
- il envisage de faciliter la ventilation des pavillons en installant sur les toits des manches à vent du type paquebot,
- il suggère de donner aux planchers une pente de 1‰ pour évacuer l'acide carbonique plus lourd que l'air...

À l'ouverture de l'établissement, le docteur Pineau se voit confier le poste de médecin-directeur. Mais, en septembre, quand le *Sanatorium* est inauguré par le président de la République, celui qui en fut le créateur ne reçoit même pas une décoration. Personne ne reconnaît son mérite, ni les autorités officielles, ni les journaux locaux. Seul, l'hebdomadaire *La Seudre de Marennes* du 20 septembre 1896 s'indigne : *"Qu'un homme de science et d'érudition, un savant comme le docteur Emmanuel Pineau LE VÉRITABLE CRÉATEUR DU SANATORIUM [en majuscules dans le texte] reste dans l'oubli le jour de l'inauguration de ce sanatorium, voilà qui fera une tache dans le tableau de la visite du président de la République à Saint-Trojan, parce que c'est aussi odieux que grotesque."*

Souffrant depuis 18 mois d'une grave insuffisance rénale, Emmanuel Pineau aura juste le temps de terminer ce qu'il appelait lui-même "l'œuvre de sa vie". Il meurt trois mois plus tard, le 11 décembre 1896, âgé seulement de 42 ans.

1- Qui deviendra Saint-Trojan-les-Bains par décret du 15 décembre 1898.

2 - La scrofule ou écrouelle est l'atteinte ganglionnaire tuberculeuse. Principalement cervicales, ces tuméfactions seront longtemps définies comme un "vice des humeurs" ou une "débilité du système lymphatique". Par le "toucher royal" et par la formule rituelle "Je te touche, Dieu te guérit", les rois de France passaient pour guérir les scrofuleux.

3 - Charles-Justin Le Coeur (1830-1906), d'abord architecte de l'arrondissement de Compiègne, est ensuite attaché au service d'architecture de l'Assistance publique de Paris. Outre le Sanatorium de Saint-Trojan, on lui doit l'ensemble thermal de Vichy et de nombreux établissements scolaires parmi lesquels le lycée Louis-le-Grand, à Paris.

L'ACQUISITION DES TERRAINS

Pour l'implantation du *Sanatorium*, *L'Œuvre* a acquis un terrain à Saint-Trojan, au lieu dit la pointe de Manson. Formant un carré d'environ 250 mètres de côté, la propriété couvre une superficie de 6,25 hectares, couverte de vignes, bois et sables. Située sur des anciens lais de mer, elle longe la plage et rejoint, en profondeur, la forêt domaniale.

Mais avant de parvenir à assembler un tel domaine, les tractations sont longues et difficiles. En effet, 51 parcelles recouvrent cet espace ! Le docteur Pineau organise très vite les choses. D'abord, il obtient l'adhésion successive et individuelle de tous les propriétaires. Puis il les réunit à la mairie pour leur faire signer une promesse de vente pour la somme globale de 18 750 francs, soit 30 francs l'are. Il s'entend avec les deux notaires de tous ces gens et les associe pour la passation de l'acte. Se partageant les honoraires, ils hâteront le dossier.

La mesure du terrain va poser quelques problèmes, car il est couvert de dunes. À cause des ondulations du relief, les arpentages parcellaires augmentent la superficie totale de 35 ares par rapport au plan. Le docteur Pineau négocie une réduction de superficie proportionnellement au lot de chacun. À cette occasion, il règle un autre problème. Ce terrain couvert de bois et de sable porte aussi des vignes dont la récolte est estimée à une centaine d'hectolitres de vin blanc. Il décide donc de faire accepter la réduction de superficie par l'abandon de la récolte aux propriétaires.

Mais les choses ne vont pas si vite. Il n'y a pas de titre de propriété. On doit donc faire valoir que les occupants, jouissant de ces terrains depuis plus de trente ans, en sont les ayants droit naturels.

Puis il faut procéder à la mainlevée de toutes ces parcelles, pour les rendre libres de tout droit ; mais le conservateur des hypothèques de Marennes estime que ce ne sera pas rapide et le docteur Pineau s'inquiète.

La situation se débloque enfin. Les notaires trouvent un arrangement qui hâte les procédures et, finalement, le 15 octobre 1894, *L'Œuvre des Hôpitaux Marins* devient acquéreur de la propriété.

LES BALISES

Avant 1895, sur la pointe de Manson, un amer indique aux marins l'entrée de la Seudre. Il s'agit de deux balises plantées l'une au bord de la côte, l'autre à 150 mètres en arrière, sur la dune. Chaque balise est formée de deux poteaux de sapin, reliés sur les trois quarts de leur hauteur par des planches de deux mètres de long. Elles sont peintes en blanc.

Or, la balise de terre se situe précisément sur l'emplacement choisi pour la construction du *Sanatorium*.

Le docteur Pineau a intégré cette donnée dans les plans qu'il propose pour la construction, laissant la balise gênante à l'écart de ses immeubles. Mais le plan choisi, celui de l'architecte du gouvernement, place le pavillon des bébés (aujourd'hui pavillon 2) juste sur la dune qui porte la balise.

Il faut donc la faire déplacer pour mener à bien les travaux. Les ingénieurs la rapprochent de l'autre, sur un emplacement moins élevé. Mais, après la construction du *Sanatorium*, cette balise se confond avec le blanc des maisons. On peint donc les balises en noir. Pourtant, cela n'améliore pas la visibilité. Finalement, en 1898, on décidera de modifier l'alignement des deux amers et de leur redonner leur couleur blanche.

l'hiver 1895, qui bloquent les chalands en Seudre.

Emmanuel Pineau avait proposé des bâtiments en croix, imaginant ainsi le plan de nombreux hôpitaux actuels. Mais le projet retenu correspond beaucoup plus au concept de l'époque ; il est directement issu des idées de Pasteur : des pavillons séparés les uns des autres et affectés chacun à une fonction bien déterminée. Il s'agit d'éviter tout risque de contagion entre les divers types de malades, et aussi d'éloigner au maximum les principales sources de contamination (buanderie, ordures ménagères...).

Les bâtiments sont orientés nord-sud. Leurs façades à l'est et à l'ouest garantissent un ensoleillement optimal et facilitent le chauffage des locaux en limitant la différence de température. Construits sur un soubassement de pierre de taille, ces bâtiments ne possèdent qu'un seul niveau. Le pavillon de la direction a deux étages. Avec la cuisine, c'est aussi la seule construction dotée d'un sous-sol.

Rapidement s'élèvent le pavillon central, ceux de la cuisine et des services généraux, l'infirmerie, les pavillons des bébés, des garçons, des filles, et un lazaret permettant, au besoin, d'isoler des malades. L'ensemble comprend 10 bâtiments et 150 lits. La commission de répartition des fonds du Pari mutuel complète d'ailleurs sa subvention initiale à hauteur de 720 000 francs au total pour financer certains travaux supplémentaires.

Une inauguration présidentielle

Transférés de l'établissement de Banyuls, sept premiers enfants sont reçus à Saint-Trojan, le 12 septembre 1896. L'ouverture officielle a lieu six jours plus tard avec 22 enfants, 10 garçons et 12 filles.

Ce jour-là, le 18 septembre 1896, Félix Faure, président de la République, client et ami du docteur Bergeron, le président de *L'Œuvre*, inaugure le *Sanatorium*. La cérémonie dure deux heures en présence de nombreuses personnalités dont Thimoléon Geay, le maire de Saint-Trojan.



La foule est massée au pied de l'embarcadère du Sanatorium pour saluer le départ du président de la République.

Le Journal des Débats du 20 septembre 1896 relate l'événement :

"... L'Élan qui amène le président, approche ; il passe à petite vitesse entre la haie des bateaux pavoisés, barques de pêche aux lignes élégantes, yachts à peine plus fins qu'elles, péniches de l'État, chargées de la surveillance des parcs à huîtres.

En quelques minutes, une

Suite page 8

L'APPONTEMENT

Pour approvisionner le chantier du *Sanatorium*, le docteur Pineau propose aux dirigeants de *L'Œuvre des Hôpitaux Marins* de faire édifier, sur le domaine maritime, un petit appontement. Cette construction permettrait d'amener par la mer tous les matériaux à pied d'œuvre. Cela faciliterait l'accès car, il n'y a pas, alors, de route dans les abords directs de la propriété. Or, pour la construction, on a retenu des pierres d'Échillais, près de Rochefort, et de Sainte-Même-les-Carrières, en Charente. Elles pourraient être acheminées par voie fluviale sur la Charente puis, jusqu'à Marennes, par le canal de la Charente à la Seudre. Seul le Coureau resterait alors à traverser pour alimenter le chantier sans aucune rupture de charge ! En outre, une fois achevé, cet ouvrage servirait d'embarcadère au *Sanatorium* pour la communication avec Le Chapus ou La Grève, les deux gares les plus proches, sur le continent.

Et quelle opportunité pour la commune ! Un accès à pied sec serait ainsi possible pour les voyageurs arrivant en voilier. Car, pour l'instant, on doit accepter d'être conduit à terre dans les bras des marins, qui s'enfoncent dans l'eau à mi-cuisse pour débarquer les passagers ! Thimoléon Geay, alors maire, s'engage à fournir les bois nécessaires à la construction de l'ouvrage.

Le docteur Pineau ne ménage pas sa peine. Il se rend à la pointe de Manson pour évaluer les dimensions à donner à l'édifice. Il fait relever les hauteurs d'eau aux jours de grandes marées. Il envoie des gens se rendre compte des mesures de l'appontement déjà édifié "sur les rivages du continent", de l'autre côté du Coureau d'Oleron. Il fait rechercher le nom du charpentier qui l'a construit. C'est "le sieur Choumil, demeurant aux Mathes, par Arvert"...

Pendant ce temps M. Le Cœur, l'architecte, enquête et organise l'adjudication.

D'abord il prévient : il faut faire solide, "*à cause des matériaux exceptionnels qui passeront sur l'ouvrage*". L'appontement pourra être utilisé par tous les temps. "*Il ne faudrait pas qu'un accostage par grosse mer vienne, d'un coup d'épaule, broyer tout l'édifice !*"

Il choisit finalement le charpentier qui a construit l'appontement sur le continent. Le plan retenu est un peu différent du projet initial : en effet, pour faciliter le déchargement des matériaux lourds, M. Choumil propose un appontement plus large à l'endroit où les bateaux accosteront. Sur une longueur de 24 mètres, on pourra donc installer deux voies pour des wagonnets.



L'appontement en bois et la balise de la plage, vers 1905

Sur le reste des 120 mètres proposés, une seule voie circulera. Après mise au point, son devis, de loin le moins onéreux, est retenu pour un montant de 4 481 francs.

Voilà donc M. Choumil sur le chantier. Le docteur Pineau intervient alors bien à propos pour améliorer ce plan. Voici ce qu'il écrit au président de *L'Œuvre* : "*M. Le Cœur a implanté l'appontement au milieu de l'emplacement.*

L'entrepreneur ne le demande pas plus au milieu qu'ailleurs. Il lui est donc indifférent qu'il soit dans l'angle. Or, je me permets d'y revenir, dans l'angle sud, l'appontement paraîtrait mieux situé :

- parce que là, la côte est plus creuse. L'eau plus profonde créerait un accostage plus prolongé et plus facile à chaque marée,

- parce que les parcs à huîtres y montent moins haut vers la plage, il y aura moins de réclamations à subir pour ceux qu'on dépossèdera,

- parce que cet appontement, très grossier en somme, simples troncs d'arbres assemblés, ne sera pas précisément un ornement en façade de l'établissement,

- parce que, si vous vous en souvenez, la commune a consenti à fournir les bois (3 000 francs environ) non seulement pour vous être agréable, mais aussi dans la pensée que ce pont embryonnaire rendrait des services à ses administrés, la plupart marins et pêcheurs, comme vous le savez. Or, un port suppose des dépôts de matériaux, de marchandises, d'engins, etc. Si l'appontement est au milieu de votre établissement, vous devinez l'encombrement et le coup d'œil ; si au contraire on le repousse à l'angle, la commune, sur les terrains vous joignant, crée un emplacement pour tous ces dépôts qu'un rideau de pins sépare de chez vous et masque complètement. Vous avez le bénéfice sans en avoir les inconvénients."

La cause est gagnée. L'appontement sera construit à son emplacement actuel. Mais M. Choumil souhaite le faire moins long : une centaine de mètres seulement. Il le veut aussi moins haut, car il trouve l'appontement trop élevé pour le déchargement des matériaux. Il prend le risque de voir le tablier immergé aux marées hautes des grands coefficients : "*On en sera quitte pour attendre de temps en temps, avant de débarquer, la mer à descendre*" !

Et le chantier avance ! Le 11 décembre 1894, le docteur Pineau écrit à M. Brelet, secrétaire général de *L'Oeuvre* : "*L'appontement est à peu près terminé, sauf que les madriers du tablier ne sont pas encore cloués... Les charpentiers, mardi, étaient occupés à la plate-forme de l'extrémité et aux croix de Saint-André qui relient les couples de poteaux du musoir.*"

Le 21 décembre, il précise au docteur Bergeron, le président de *L'Œuvre* : "*Il y a trois jours, j'ai visité votre chantier : le tablier était en place, on attendait seulement les clous pour le fixer, mais il pouvait, tel quel, donner passage aux wagonnets pour décharger les bateaux de matériaux qui étaient attendus à chaque heure. Depuis, j'ai su que les clous étaient arrivés à Saint-Trojan et ce matin, du rempart du Château, avec mes jumelles, j'ai eu le plaisir de voir un bateau, le premier bateau de pierres, amarré à l'appontement, qu'il étrenne.*"

Le 28 décembre, une dernière missive concernant cet ouvrage arrive à Paris : "*L'appontement est, on peut dire, achevé. Et l'autorisation... l'avez-vous reçue ?*"

L'autorisation de construire cet appontement était en effet demandée aux Affaires maritimes depuis le début du projet. La réponse officielle a tardé, mais M. Choumil sait l'accord acquis. C'est pourquoi il a commencé et achevé les travaux sans l'attendre.

Selon cet entrepreneur, l'appontement devait durer 90 ans. Pourtant, dès 1902, sa consolidation est nécessaire, et en 1909 la commune décidera de le reconstruire en ciment armé, preuve que le bon docteur Pineau avait, une fois de plus, anticipé les besoins.

chaloupe dépose à terre M. Félix Faure.
Le président a laissé dans sa valise et l'habit et le grand cordon et ne garde de la tenue d'apparat que le chapeau haut-de-forme ; il est de bleu marine vêtu, redingote fleurie de la rosette et pantalon avec le gilet blanc. Une large cravate de faille noire, savamment nouée, couvre la moitié du plastron ; des gants blancs, une canne et le sourire aimable des bons jours...
Ce qu'il faut voir, c'est l'heureuse, l'admirable disposition du Sanatorium, construit par petits pavillons de tuf blanc, gais d'aspect, semés au milieu d'un jardin immense, isolés les uns des autres, où l'air et la lumière circulent à flots...
Le président parcourt l'un après l'autre tous les services, toutes les salles. À l'entrée, une fillette[4] lui chante un compliment et cette originale bienvenue paraît amuser beaucoup M. Félix Faure... Dehors la fanfare de Bourcefranc continue à faire rage ; il faut l'interrompre pour que M. le docteur Bergeron puisse exposer au chef de l'État le but de L'Œuvre, les résultats obtenus et les espérances conçues."
La venue du président de la République montrait l'intérêt d'un tel établissement sur le plan national. Elle a représenté pour toute l'île un événement considérable, qui ne s'est pas renouvelé depuis. Et même si le président n'a passé que deux petites heures sur le sol oleronnais, même s'il n'est pas allé jusqu'au bourg, la journée a été marquée par de nombreuses manifestations populaires.
Malade depuis plusieurs années, Emmanuel Pineau meurt brusquement trois mois plus tard. Le docteur Pallardy "médecin de première classe, prévôt du corps des disciplinaires[5] à l'île d'Oleron" assure son remplacement jusqu'au 25 mars 1897, date de la nomination d'un nouveau directeur, le docteur Geay, lui aussi médecin de Marine. À cette époque, la tâche est lourde et difficile, le personnel est instable et non formé, l'argent manque. *Un Comité des dames protectrices de L'Œuvre*, placé sous la présidence d'honneur de madame Félix Faure et conduit par madame Félix Guyon, l'épouse du président de l'Académie de médecine, se met en place en février 1897 pour susciter des dons. Jusqu'à la seconde guerre mondiale, ce comité assurera une bonne partie du fonctionnement des deux établissements de Banyuls et de Saint-Trojan. Très vite, en tout cas, un versement de 44 330 francs permet de faire face aux exigences budgétaires, car les problèmes à résoudre sont parfois très onéreux. Assez rapidement, l'alimentation en eau douce pour satisfaire les besoins des 250 personnes hébergées à Saint-Trojan pose un problème inquiétant. Il est résolu par la découverte d'une nappe abondante de qualité parfaite et d'un important débit (6 000 litres par heure), bien que surchargée en fer. Son exploitation nécessite, en 1902, 100 000 francs d'investissement.
En 1902, alors que le *Sanatorium* compte 250 personnes (enfants et employés), le docteur Geay se retire. Il est remplacé par le docteur Cristofini, qui dirige le *Sanatorium* jusqu'en 1906. Les cinq années de sa direction sont marquées par un certain déclin : le 31 décembre 1906, seuls 31 enfants sont hébergés et la durée moyenne des séjours est en chute libre. Remercié, il est remplacé par le docteur Gils, médecin principal de 1ère classe en retraite, qui, en peu de temps, va redresser la situation. Pourtant les difficultés sont de tous ordres : denrées souvent deux fois plus chères qu'à Banyuls, problèmes de blanchissage liés au manque d'eau et surtout difficulté de trouver de la main-d'œuvre féminine, en particulier l'été, malgré des salaires relativement élevés. Mais tout cela sera surmonté puisqu'en 1909 le docteur Gils exprime le désir de voir augmenter, d'une trentaine environ, le nombre de lits d'isolement. Ceux-ci seront réservés aux arrivants pour un mois d'observation, afin qu'ils ne risquent pas d'introduire des maladies contagieuses. Gaston Grandjean, architecte, établit alors le projet d'un pavillon d'isolement qui sera réalisé seulement en 1920. Le docteur Gils présente sa démission en août 1912, pour raison de santé.

Camille Chabannes, directeur au long cours

Le docteur Camille Chabannes prend la direction du *Sanatorium* le 8 février 1913. Il vient d'achever une brillante carrière militaire au grade de médecin principal de la Marine, comme professeur d'anatomie à l'École de médecine navale de Brest. Chevalier de la Légion d'honneur, il a alors tout juste 46 ans (voir encadré ci-contre). Pendant plus de 30 ans, il va marquer la vie de Saint-Trojan par sa très forte personnalité.
Très vite il fait preuve d'une grande compétence et poursuit le redressement réalisé par son prédécesseur. Aussi, quand en 1914 les autorités militaires envisagent la réquisition de l'établissement pour y installer des malades et des blessés convalescents, le docteur Chabannes démontre facilement que ce projet est irréalisable, devant la difficulté de renvoyer les enfants dans leur famille ou leur organisme d'origine ; en outre, en sa qualité de chirurgien, il démontre qu'il peut être amené à rendre des services à la population civile. En effet, seul chirurgien de l'île, le docteur Chabannes s'avère un précieux secours pour ses habitants ; de 1915 à 1920, il réalise 21 opérations d'urgence[6].
À ses qualités de praticien s'ajoute un sens profond du respect de la personne. Son action sociale auprès du personnel est remarquable : devant l'extrême modicité des salaires comparés à ceux des "industries"



Autour du docteur Chabannes, médecin-directeur, des employés du Sanatorium et quelques enfants posent devant la façade ouest du pavillon de l'administration.

locales, il accorde des augmentations de traitement et il crée en 1920 une caisse de retraite. En 1937, il fixe une indemnité de vie chère, et met en place un cadre de suppléants pour promouvoir, aux fonctions de surveillantes, les infirmières reconnues capables[7].

Durant la grande guerre, les difficultés sont importantes, d'autant plus que le nombre de journées de traitement s'accroît :

- 1907 : 37 000
- 1912 : 58 975
- 1916 : 91 857.

installations et s'agrandit. En 1904, il dispose de 200 lits. En 1912, quinze lits supplémentaires sont achetés. Cette évolution traduit son succès croissant, mais parallèlement, les besoins en personnel augmentent et la construction d'un logement destiné aux employés est décidée en 1914. Les travaux, retardés du fait de la guerre, sont achevés en 1918. Pendant cette même période, une salle aseptisée est aménagée dans le pavillon de l'infirmerie. En 1929, l'établissement



La lingerie a été longtemps un des secteurs névralgiques de la vie du Sanatorium. De nombreuses personnes étaient chargées de l'entretien du linge des 300 enfants, et des vêtements de travail des 300 employés.
Coll. Roger Caunant, Saint-Trojan.

L'approvisionnement est particulièrement fluctuant. Ainsi, un jour de 1917, le docteur Chabannes adresse au président de *L'Œuvre* un télégramme dont la concision témoigne de la gravité de la situation : "*Pas de pain, pas de chauffage, pas d'essence*". Le ministre de l'Intérieur, M. Pams, donne aussitôt des ordres qui assurent le ravitaillement en farine et en charbon. La Croix-Rouge américaine fournit 899 paires de bas et de chaussettes (pas une de plus !), un camion de denrées alimentaires et plus de 50 000 francs de vêtements et chaussures.

Au fur et à mesure de son développement, le *Sanatorium* s'équipe, perfectionne sans cesse ses

comprend 340 lits pour des enfants de 4 à 14 ans.

En parallèle, l'équipement est constamment complété. Ainsi, sur le plan médical, des appareils producteurs de rayons ultraviolets sont installés en 1928, et un poste de radiologie est même implanté, en 1930, dans un local spécial de l'infirmerie. Des lampes à pétrole, assurent l'éclairage jusqu'en 1922, date de la mise en service d'une installation électrique fonctionnant grâce à une batterie d'accumulateurs. En 1925, ce dispositif est complété par le branchement sur le secteur oleronnais. La cuisine et ses annexes sont agrandies et modernisées en 1928. Trois ans plus tard,

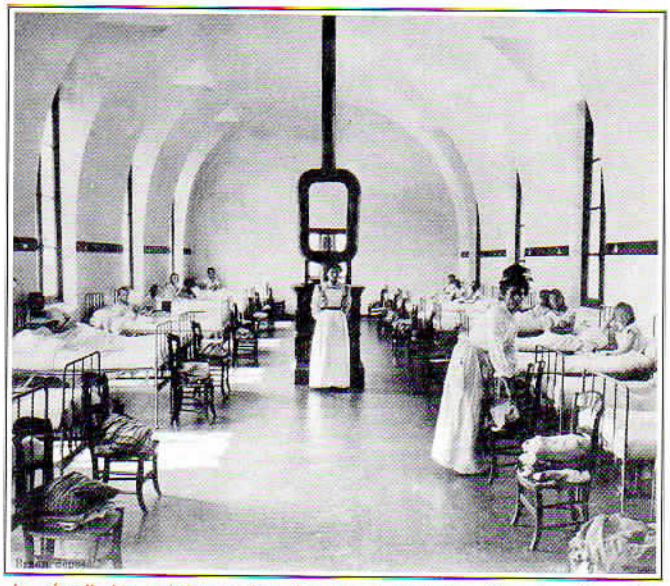
CAMILLE CHABANNES

Né le 30 novembre 1867, Jean-Baptiste Camille Chabannes, docteur en médecine, est nommé médecin auxiliaire de 2e classe le 29 décembre 1891, à 24 ans.

Pendant les 22 années qui vont suivre, il servira successivement à Diego Suarez (Madagascar), à Toulon, en Cochinchine, à l'île de Sein, sur le cuirassé Magenta, à l'hôpital de Toulon, à l'École de santé de Bordeaux, sur le Magellan (École des Mousses), et enfin, en 1911, à l'École de médecine navale de Brest.

En 1913, âgé de 46 ans, il passe à la réserve et devient médecin-directeur du *Sanatorium* de Saint-Trojan... jusqu'en 1941.

Il exerce ensuite ses talents de médecin à Saint-Trojan, jusqu'à sa mort, en 1956, à l'âge de 89 ans.



Le réveil des adolescentes dans le dortoir des filles (pavillon 10), au mobilier très dépouillé, puisque chacune ne dispose que d'une chaise pour plier ses vêtements.



Le repas des enfants dans le réfectoire du pavillon 4, vers 1905.
Coll. Roger Caunant, Saint-Trojan

4 - Cette fillette, Élisabeth Murat, fut en son temps l'héritière de l'Hôtel des Bains.
5 - La citadelle du Château "hébergeait" alors un bataillon de militaires qui y purgeaient une peine de punition disciplinaire (voir Les Cahiers d'Oleron n°2-3 p. 21).
6 - Parmi elles, 6 hernies étranglées, 3 appendicites aiguës, 4 ostéomyélites, des phlegmons et des écrasements de membres.
7 - À cette époque, on appelle surveillante la personne qui a la direction et la responsabilité du service d'un pavillon. Les infirmières sont les employées placées sous les ordres de la surveillante.

LA TUBERCULOSE

La phtisie, forme pulmonaire de la tuberculose, est connue depuis la plus haute antiquité puisqu'elle a été signalée en particulier par Hippocrate vers 400 avant J.-C. Elle a longtemps été confondue avec d'autres maladies respiratoires. Pierre Desault dans son *Essai sur la phtisie* en 1733, puis Gaspard Bayle dans ses *Recherches sur la phtisie pulmonaire* en 1810, vont en préciser les expressions cliniques et les lésions anatomiques. Quelques années après, Laënnec fixe les bases de la pneumologie moderne dans son *Traité d'auscultation médiate*.

En 1882, l'Allemand Robert Koch isole le bacille de la tuberculose, mettant ainsi un terme à toutes les hypothèses de tares mystérieuses, de forces occultes, de la mélancolie ou de la nostalgie encore émises par Corvisard au début du siècle.

Au tournant du siècle, le dépistage des lésions tuberculeuses et le suivi de leur évolution est enfin permis par quelques grands progrès tels que la découverte des rayons X, par Röntgen (1895), la mise au point de la cuti-réaction à partir de la tuberculine (1907), par Clemens von Pirquet ou la mise au point de l'intradermo-réaction, par Charles Mantoux (1908).

La cause de la tuberculose étant alors déterminée, tous les efforts vont se diriger vers l'étude des risques de contagion. Les méthodes statistiques montrent que l'hérédité ne joue aucun rôle dans la transmission de la maladie. La contamination de l'organisme se fait uniquement par inoculation du bacille de Koch. Le "milieu de vie" et notamment l'habitat sont alors incriminés en liaison avec l'industrialisation des villes et avec la dégradation des conditions de vie : la tuberculose est surtout une maladie des classes pauvres. Comme elle n'est pas héréditaire, il y a donc espoir d'éviter sa propagation en isolant les personnes exposées et surtout les enfants. Le but est de recueillir les enfants qui offrent un terrain favorable à la maladie afin de les soustraire à la contagion. Il s'agit aussi de soulager et de guérir les enfants atteints à un faible degré et "qui sont déjà bacillaires sans être encore des phtisiques". C'est l'époque des préventoriums et des sanatoriums, moyens les plus efficaces pour lutter contre le bacille jusqu'à la découverte de la streptomycine par l'américain Waksman, en 1945, et celle de l'isoniazide en 1952.

La prévention vaccinale est mise au point par Calmette et Guérin en 1913, et expérimentée pour la première fois chez l'homme en 1921. Malheureusement, il faudra attendre 1950 pour qu'elle soit rendue obligatoire. En France, pour 100 000 décès, la mortalité par tuberculose régresse progressivement de 220 cas en 1900, à 74 cas en 1948 et se stabilise à 7 cas à partir de 1977. Depuis quelques années, on assiste cependant à une reprise de ce fléau. Ainsi, dans un rapport récent, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a lancé un cri d'alarme : en 1995, près de quinze millions de personnes ont été, selon elle, touchées par la tuberculose, et tous les pays sont concernés par ce retour en force. Le déracinement des populations et le développement des voyages aériens internationaux représentent deux des principaux facteurs de propagation de la maladie. La résistance aux antibiotiques et les maladies immunodépressives (SIDA) obligent à une révision sévère des critères de lutte pour corriger certaines négligences des années 70 et 80.

8 - En intégrant les séjours à cheval sur plusieurs années, la durée moyenne des séjours pour 1933 est de 339 jours. Elle avait atteint son maximum en 1928 avec 523 jours.

9 - Les adénopathies trachéo-bronchiques, le lymphatisme et l'anémie sont les cas les plus nombreux.

10 - Il s'agit, en particulier, des ostéites et ostéo-arthrites tuberculeuses, des tuberculoses pulmonaires fermées, des adénopathies trachéo-bronchiques tuberculeuses ou des adénopathies cervicales ou sous-maxillaires.

l'installation du chauffage central remplace calorifères et cheminées. En 1938, une buanderie mécanique est mise en service.

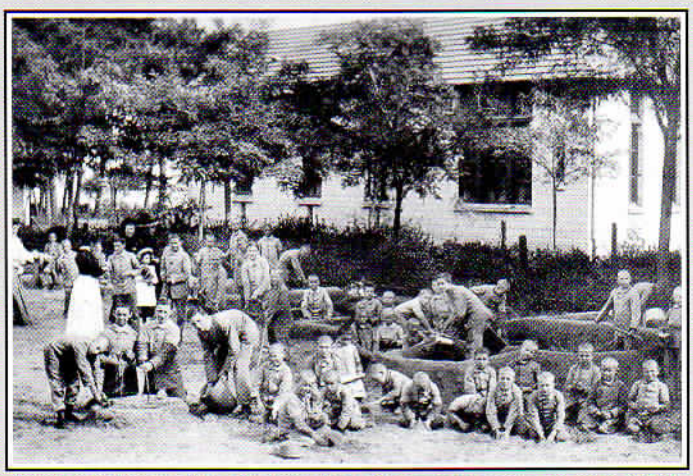
Dès la création du *Sanatorium*, chaque médecin-directeur est aidé dans la gestion de l'établissement par un économe : MM. Duval et Capoulun à l'époque des docteurs Geay et Cristofini, MM. Cros et Chorier sous le docteur Gils, et M. Morandeau sous le docteur Chabannes.

Quand la France entière remplissait le Sanatorium

De 1896 à 1941, plus de 10 000 enfants sont traités au *Sanatorium* de Saint-Trojan. Les admissions sont réservées aux enfants âgés de 4 à 14 ans (3 ans pour les rachitiques). L'Assistance Publique de Paris fournit le tiers du recrutement, de même que les autres départements et communes, par le biais de l'assistance médicale gratuite. Environ 10 % des familles prennent directement en charge les frais de séjour des enfants. Des bienfaiteurs et des œuvres diverses financent 8 % des séjours (0,4 % pour *L'Oeuvre* elle-même). Les autres enfants proviennent :

- de l'Office des pupilles de la Nation pour 4,7 % du recrutement total, mais 17 % sur la période qui nous concerne (de 1921 à 1940),
- de l'Union française pour le sauvetage de l'enfance, pour 3,3 % du recrutement,
- du ministère de l'Intérieur, jusqu'en 1920, puis du ministère de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociale, et du ministère de l'Hygiène et du Travail, pour 1,4% des séjours.

Cependant, plus que par le nombre d'enfants accueillis, l'activité se mesure bien par le nombre de journées d'hospitalisation réalisées. En effet, ce chiffre intègre à la fois le nombre d'enfants et la durée de leur séjour ; ainsi, en 1929, avec 623 enfants traités, l'établissement totalise 127 911 journées. C'est, encore de nos jours, le record d'activité du *Centre*. Cela correspond à une moyenne annuelle de présence de 205 jours par enfant[8].



Jeu de sable en plein air devant le bâtiment des garçons, vers 1910.

Les demandes d'admission sont adressées au secrétaire général de *L'Oeuvre*. Elles sont examinées par une commission médicale qui donne ou non son accord. Exceptionnellement, le médecin-directeur peut admettre des enfants amenés par leurs parents et qui présentent les conditions exigées. Mais la plupart des décisions sont prises à Paris.

D'après le règlement, peuvent être admis les enfants atteints de *"rachitisme, lymphatisme et anémie, scrofule ganglionnaire, abcès froids, herpès, affections osseuses ou articulaires non suppurées, tumeurs blanches des membres inférieurs permettant la marche, ostéite ou arthrite vertébrale non suppurée, permettant la marche."*

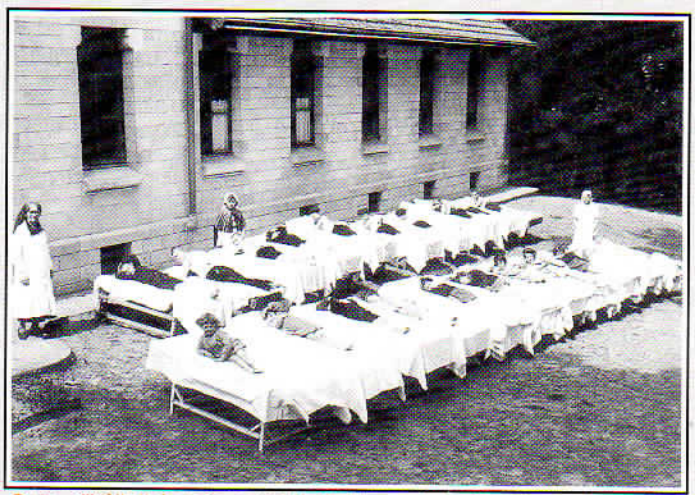
Ne sont pas admis *"les enfants rachitiques ou scrofuleux atteints de tuberculose ouverte des poumons, de teigne faveuse, tondante ou pelade, de syphilis, d'ophtalmies scrofuleuses, d'idiotie ou d'épilepsie, de paralysie infantile, de toute maladie contagieuse."*

Ainsi toutes les manifestations extra-pulmonaires de la tuberculose, le rachitisme et les affections rhino-pharyngées représentent l'ensemble des pathologies prises en charge[9].

À partir de 1913, la cure marine est complétée par l'héliothérapie selon un protocole bien défini que rapporte le docteur Chabannes : *"Chaque jour, de 10 h à 16 h, les garçons d'un côté, les filles de l'autre restent exposés au soleil (parties du corps intéressées par la bacillose). Les garçons sont portés au milieu de la cour de l'infirmerie, chacun d'eux couché sur un cadre de bois portatif que nous avons fait confectionner dans ce but.*

Les filles sont réunies sous la surveillance d'une monitrice dans un endroit éloigné du regard, abrité contre le vent et en plein champ.

Le premier jour, les segments malades sont soumis à l'action solaire, à des intervalles d'une heure, à trois ou quatre reprises et pendant cinq minutes seulement. Le jour suivant l'exposition a lieu de la même manière, mais la durée est portée à chaque fois à dix minutes puis on augmente progressivement le temps d'insolation. Il nous a été possible de faire mieux chez les garçons. En les munissant d'un simple caleçon de bains, nous avons pu faire chez eux l'application méthodique de l'insolation générale, c'est-à-dire de les faire bénéficier de l'action directe du soleil sur la surface totale des téguments."



Cure d'héliothérapie pour le traitement de la tuberculose et du rachitisme, devant le bâtiment 5, vers 1935.
Cliché Lucien Gransard.

Les taux de guérison sont évalués chaque année selon les affections. Sur l'ensemble de la période considérée ici (1896-1940), on arrive aux fourchettes suivantes :

- anémie et lymphatisme : 75 à 100 %,
- engorgements ganglionnaires : 60 à 75 %,
- tuberculose des os : 22 à 50 %,
- arthrite vertébrale : 10 à 15 %,
- rachitisme : 25 à 70 %.

Pour le rachitisme, la grande variabilité est due aux conditions climatiques plus ou moins favorables selon les années.

Le séjour des enfants dépasse souvent une année. Il faut en effet de deux à trois ans pour obtenir la guérison du rachitisme et des affections les plus graves[10]. Pendant ces séjours de très longue durée, l'absence d'enseignement scolaire s'avère très préjudiciable aux enfants. En 1922, pour y remédier, se concrétise enfin un vieux projet de l'équipe dirigeante : l'installation d'une institutrice au sein de l'établissement.

En 1931, le *Sanatorium* voit ses efforts récompensés par un arrêté du 10 novembre qui l'assimile à un sanatorium public, ce qui, les années suivantes, assure son approvisionnement en malades et son financement.

En juin 1940, avec l'occupation de l'île d'Oleron, le *Sanatorium* est atteint par les circonstances tragiques de la seconde guerre mondiale. Il continue cependant de fonctionner pendant quelques mois, mais, en septembre 1941, les autorités allemandes donnent l'ordre d'évacuer d'urgence les 264 enfants qui se trouvent à Saint-Trojan, situé en zone côtière interdite. Cette évacuation est réalisée en toute hâte, du 23 au 25 septembre, vers d'autres centres situés en zone libre, et en particulier vers le sanatorium de Banyuls. *L'Œuvre* maintient une douzaine d'employés pour assurer la conservation et l'entretien des biens. Les années suivantes passent sans événement notable jusqu'à la réquisition d'une partie de l'établissement, du 10 avril au 31 mai 1944, pour loger 154 hommes de troupe et leurs sous-officiers. La restitution des locaux se fera sans problème et *L'Œuvre* sera indemnisée pour cette réquisition, de même que pour les 150 matelas et les 25 lits enlevés quelques mois plus tard comme prise de guerre. Pour défendre le Coureau, les Allemands ont installé une batterie dans le *Sanatorium*. Alors, dès que les troupes de libération commencent à investir le continent, juste en face, la zone devient la cible de multiples bombardements. Le 3 avril 1945, Blanche Morandeau, la fille de l'économe, meurt victime de l'un d'entre eux. Lors de la libération de l'île d'Oleron, dans la nuit du 29 au 30 avril 1945, le Sanatorium fait l'objet d'une attaque très violente (voir Les Cahiers d'Oleron n° 2-3, p. 38-41). Pas moins de 6 000 obus s'abattent sur lui, et il est complètement dévasté. Seule la carcasse des bâtiments subsiste. Les dégâts sont estimés à 70 % pour les bâtiments et à 90 % pour le mobilier. Et les pillages qui vont suivre n'arrangeront rien !

Et pourtant, quelques jours auparavant, le 20 avril 1945, le conseil d'administration de *L'Œuvre* s'est réuni pour discuter du maintien de l'association. Marcel Martin, administrateur, directeur de la Caisse de sécurité sociale de Paris, par une intervention énergique et véhémente, s'impose, calme les craintes. Il fait décider la poursuite de l'action de *L'Œuvre* et sauve ainsi l'existence d'un *Sanatorium* qui, dix jours plus tard, n'est plus que ruine !

LA VIE AU SANATORIUM DANS LES ANNÉES 30

Marquées par la direction du docteur Chabannes, les années qui précèdent la seconde guerre mondiale constituent pour le *Sanatorium* de Saint-Trojan une période de très intense activité.
Nous avons eu la chance de retrouver, dans l'île même, quelques témoins directs qui nous ont permis de dresser un tableau de la vie au *Sanatorium* à cette époque.

À cette époque, les femmes travaillent peu en dehors de l'exploitation familiale. Au sud de l'île, l'activité est surtout concentrée autour de l'ostréiculture. Les Eaux et forêts offrent aussi des emplois, travaux forestiers et dunaires pour les hommes, récolte des graines de pin pour les femmes.
Le personnel du *Sanatorium* est surtout recruté par *L'Oeuvre* dans la région parisienne. Principalement féminin, et d'origine citadine, il est réputé "très moderne et libéré", et cela ne plaît pas trop aux gens du pays.
Ainsi, Madeleine Bréret témoigne : *"En 1933, j'ai 18 ans quand mes parents refusent de me laisser travailler au "Sana". Pourtant, ils connaissent bien le docteur Chabannes.*
Quand nous sommes malades, c'est lui qui nous soigne. Il nous reçoit dans le pavillon central de la direction. C'est un homme hors du commun ! En plus de ses malades du Sanatorium, *il fait des visites dans toute l'île, et même au-delà. Il revient souvent très tard de ses consultations et Mme Fuseau, la cuisinière-chef, le soigne aux petits oignons. Elle l'attend à chaque retour de ses visites, lui préparant les frites dont il fait le menu de presque tous ses repas"...*

* * * * * *

Georges Lagarde se souvient, lui aussi, qu'on entendait la voiture du docteur partir bien souvent au milieu de la nuit, pour rentrer longtemps après. Il a trois ans quand sa famille emménage au *Sanatorium*. Sa mère est employée, d'abord à la lingerie, puis dans les dortoirs, où elle occupe très vite le poste de surveillante. Dès avant 1930, elle est responsable du dortoir des garçons. Pour une centaine d'enfants, elle est secondée dans sa tâche par une sous-surveillante et par deux ou trois infirmières (à l'époque sans diplôme).
Quant au père de Georges, il a un rôle important dans la bonne marche de la maison. Il s'occupe de tout ce qui touche à l'entretien : plomberie, électricité, eau... Il veille au bon fonctionnement des réfrigérateurs, des machines à éplucher les pommes de terre ou à laver le linge, des essoreuses. Dans les dernières années, il s'occupe aussi des séchoirs, qui ne sèchent pas tout, puisqu'on étend encore le linge dehors, pour le "finir". M. Lagarde doit même, de temps en temps, remettre des fonds aux grosses gamelles des cuisines ! Et pour tout ce travail, il n'a qu'un adjoint, auquel se joignent, "pour aider", des enfants du *Sanatorium*. Comme le dit Georges : *"les plus grands, il fallait bien les occuper, et mon père n'allait pas les laisser à rien faire !"*
À cette époque, tout le personnel est logé sur place. Habitant au *Sanatorium*, M. Lagarde perçoit des avantages en nature : il est nourri, logé, chauffé, et profite gratuitement de l'eau et de l'électricité, ceci en compensation d'une astreinte quasi-permanente. En effet, "il faut bien que rien ne s'arrête".
Mais l'histoire de Georges Lagarde ne s'arrête pas là. Une jeune parisienne de cinq ans, Jacqueline, arrive du Faubourg Saint-Antoine, pour "changer d'air". Sa mère a bien du mal à la laisser. Elle s'inquiète de trouver quelqu'un qui puisse jeter un œil bienveillant sur la petite, et c'est ainsi qu'elle rencontre Madame Lagarde. Celle-ci va devenir un peu "la maman du Sana" de Jacqueline. Georges a seulement deux ans de plus que la fillette, et ils se voient quotidiennement. Des relations s'établissent entre les deux familles. Puis la guerre arrive. En 1940, le *Sanatorium* ferme. Les parents Lagarde partent à Paris pour trouver du travail. Ils ne reviendront pas habiter dans l'île. Georges, lui, s'engage dans la



Mme Marcelle Lagarde, en uniforme d'aide-médicale, vers 1930.
Cliché Labadie, Saint-Pierre
Coll. Georges Lagarde, St-Pierre.

Marine. En 1945, quand il rentre chez ses parents, il retrouve Jacqueline... qu'il épouse !



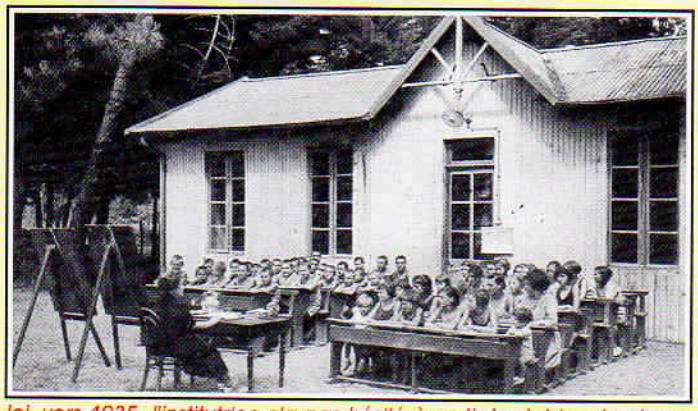
Un groupe d'enfants en uniforme devant les réservoirs et les installations de traitement de l'eau.

Toujours attachés à l'île d'Oleron, Georges et Jacqueline y reviendront souvent en vacances avant de choisir d'y vivre leur retraite, paisiblement installés à La Menounière !

* * * * * *

Si ces deux vies nous semblent marquées par le *Sanatorium*, que dire alors de celle de monsieur S... Il se souvient de son arrivée, en 1938 : *"J'arrive dans un pavillon, l'infirmerie, où je suis, de loin, le plus jeune. Il doit y avoir 40 enfants, peut-être plus, les filles dans une aile du bâtiment, les garçons dans une autre. Les médecins disent alors que j'ai le cœur trop gros, mais dans ma tête aussi, j'ai le cœur gros ! Je dors du côté des filles : les plus grandes m'accaparent. Comme je suis petit et mignon, je deviens un peu leur bébé. Je revois particulièrement l'une d'elles. J'ai oublié son nom... elle s'occupe beaucoup de moi... et je l'appelle maman...*
Par contre, je mange dans le réfectoire des garçons où je subis souvent des brimades de la part des plus grands. Elles me marquent d'autant plus que nous ne mangeons pas toujours très bien (j'ai parfois faim en sortant de table). Les grands nous embêtent beaucoup : pour se venger, je suppose, car nous sommes plus gâtés qu'eux.
Les pavillons sont alors séparés les uns des autres par des palissades de fusains : il n'y a pratiquement pas de contact entre les enfants. Nous restons la plupart du temps dans cette enceinte, jouant devant l'entrée, une avancée qui ressemble à une véranda couverte. Je me souviens m'être sauvé une fois et perdu... dans le dortoir du pavillon 5 !
Dans la journée, nous n'avons pas accès aux dortoirs. Il n'y a d'ailleurs pas grand chose à y faire puisque nous n'avons, à côté de notre lit, qu'une chaise et une tablette. Nous jouons essentiellement avec des ballons et des cailloux. Pour ma part, je passe un bon nombre d'heures au soleil dans les lits de cure installés dans une des cours de chaque côté du pavillon.

Les garçons sont dans la cour de droite, les filles dans celle de gauche, très protégées des regards ! ... Quand il fait beau, nous allons parfois en promenade. Nous passons par la porte japonaise, derrière le pavillon 16, pour prendre les sentiers de forêt à travers Les Gaules. Nous allons jusqu'à Gatseau ou même à la Grande Plage. C'est vraiment la liberté et ça change de la vue des palisses !



Ici, vers 1935, l'institutrice n'a pas hésité à sortir les tables de classe pour que ses élèves profitent du soleil et de son enseignement.
Cliché Lucien Gransard.

Madame Guérin, surveillante à l'infirmerie, me prend en affection : elle me glisse en douce du chocolat et des gâteaux. Son mari, jardinier, m'offre souvent une petite pomme ! Au milieu de son jardin, on a creusé un grand bassin. Les garçons les plus âgés viennent y plonger leurs arrosoirs, chaque fin d'après-midi. Donner la main à monsieur Guérin fait partie de leurs tâches journalières, au même titre que participer à certains travaux d'atelier... Ce jardin me paraît immense et magnifique. On y trouve tous les légumes mais je ne suis pas sûr qu'il suffisait à nourrir tout le Centre !
Il y a, entre le pavillon 12 et la lingerie, un verger et de grandes treilles qui font tonnelle. Je les trouve superbes, mais nous n'avons pas le droit d'y aller ! Le poulailler est derrière le jardin, près des baraques où on stocke les briquettes de charbon.
En 1940, à la fermeture de l'établissement, je suis hébergé à Saint-Trojan par la famille Guérin. Ils ne sont plus que cinq ou six avec la concierge, la cuisinière et la chef-lingère à travailler encore au Sana".

En 1944, quand la ville de Saint-Trojan est évacuée, monsieur S... rentre chez lui. Mais sa santé l'oblige bientôt à revenir chez ses amis Guérin. En 1955, il rejoint les quelques 300 salariés du *Centre Hélio-Marin*, et cela pour 40 ans, puisqu'il a pris sa retraite en 1995.

* * * * * *

Monsieur S... n'est pourtant pas celui qui a vécu le plus longtemps au *Sanatorium*. Gérard Lanneluc a trouvé le moyen, sans être malade,



Enfants au bain devant les cabines du Sanatorium, vers 1920.
Coll. Roger Caunant, Saint-Trojan.

de battre ce record. Il explique : *"À ma naissance, en 1934, mes parents habitent déjà au Sanatorium. Je passe donc mon enfance au sein même de l'établissement. Affecté aux travaux d'entretien, mon père est aussi vaguemestre. Ma mère, surveillante à l'infirmerie, devra souvent courir les pavillons pour me retrouver : les grandes filles aiment à pouponner !... Petit garçon, je circule librement et n'hésite pas à grimper à quatre pattes jusqu'à l'appartement de monsieur Chabannes. Ma sœur joue souvent avec sa fille, Fannette. Il est très gentil avec nous, pourtant, c'est un homme qui en impose avec sa grande taille, sa tête de boxeur et ses cheveux blancs coupés en brosse..."*

De cette époque, Gérard Lanneluc conserve quelques autres souvenirs, éparpillés :
"Personne ne peut entrer dans l'établissement sans passer voir madame Gaillard, la concierge. Elle conduit elle-même chaque patient jusqu'à "la Direction" où ont lieu les consultations. Les gens viennent de loin, et même du continent, pour consulter le docteur. Les opérations se font à l'infirmerie avec l'assistance d'infirmières qu'il a lui-même formées.
Je revois mon père emmenant madame Chabannes, sa fille et sa petite fille jusqu'à l'église avec la carriole à cheval, pendant que tous les enfants partent à Saint-Trojan à pied pour se rendre à la messe... En fonction des tours de garde, mon père se lève une à deux fois par nuit. Il faut alimenter les chaudières de chaque pavillon avec des briquettes de charbon. Là encore, les grands garçons avaient aidé à leur déchargement, au moment des livraisons.
Je revois les enfants arrivant par convois : dès leur arrivée, ils sont habillés avec des tenues rayées. Les garçons ont systématiquement les cheveux rasés grâce aux bons soins de monsieur Guérin, le jardinier !... et ce, tout le temps de leur séjour, sauf peut-être les plus âgés, s'ils ne se font pas remarquer pour des problèmes de discipline !
Plus tard, avec la porcherie, tuer le cochon devient l'occasion d'une petite fête. Monsieur Kreps en est le maître d'œuvre. Mais il a d'autres compétences puisqu'il répare toutes les montres et horloges du Sanatorium. Sa chambre, au pavillon 11, ressemble à une arrière-boutique d'horloger ! Il y a aussi les bains de mer, avec les cabines dressées sur la plage. Les femmes n'ayant pas le droit d'aller dans l'eau, les hommes surveillent les baignades. Ils organisent des jeux de plage, et c'est l'occasion d'une belle animation !"
En décembre 1944, Gérard Lanneluc sera évacué vers le continent, comme bon nombre d'Oleronnais. Nous le retrouverons quelques années plus tard, employé lui-même au *Centre Hélio-Marin*.

* * * * * *

Réjane Berson, la future madame Ortoli, est le meilleur exemple de ces infirmières formées sur le tas par le docteur Chabannes. À son arrivée au *Sanatorium*, le 18 août 1922, elle a tout juste 21 ans. Orpheline, elle vient de travailler cinq ans dans le commerce près du Mans, mais, du fait d'une santé très déficiente, elle a dû quitter tuteur, amies et travail pour prendre une place au pair au Sanatorium. Au bout d'un an, ayant pris un peu de force et d'assurance, elle peut enfin être affectée auprès de jeunes malades. Pendant 43 ans, jusqu'en 1966, elle va se passionner pour ces *"petits malheureux comme moi privés d'affection... restant à la tâche parfois de nuit comme de jour en ignorant souvent à quelle heure se terminerait la journée de travail"*[11]. À l'égal du docteur Chabannes, elle a laissé au *Centre* une empreinte indélébile. Elle est décédée en 1990, à l'âge de 89 ans.



M. Guérin, jardinier du Sanatorium, occupe les enfants les plus âgés (vers 1922).

11 - L'Écho du Mimosa - journal municipal de Saint-Trojan - n°2 - juin 1980.

Le Centre Hélio-Marin et la pouponnière sanitaire 1953 - 1976

Après la seconde guerre mondiale, le sanatorium de Banyuls a peu souffert. Il reprend rapidement ses activités et inaugure une pouponnière en février 1949. À Saint-Trojan, en revanche, l'établissement, en partie détruit et pillé, commence à se relever de ses ruines seulement à partir de 1947. Deux fortes personnalités, Joseph Tisnès et Julien Huber, respectivement secrétaire général et président de *L'Œuvre des sanatoriums maritimes pour enfants*, vont donner l'impulsion à ce renouveau.

L'objectif principal est alors de trouver l'argent nécessaire à la réhabilitation de l'établissement. Joseph Tisnès déploie toute son énergie et Julien Huber intervient en 1947 auprès du ministère de la Santé publique. Complétées par une subvention de ce ministère et par un prêt de la Caisse nationale de sécurité sociale, les indemnisations de la reconstruction au titre de la réparation des dommages de guerre sont alors rapidement versées par les services de la Reconstruction. Cela permet la réouverture de l'établissement dès 1948.

Remis peu à peu en état, cinq bâtiments sont prêts, en juillet 1949, pour accueillir une colonie sanitaire de 200 enfants. Dénommé *Les Hippocampes*, l'établissement poursuit sa reconstruction et s'organise en maison d'accueil et de repos pour jeunes filles et adolescentes, et en maison d'enfants (filles uniquement).

En période estivale, il continue d'héberger des colonies sanitaires et peut accueillir 350 pensionnaires. Il est alors dirigé par un économe, Mme Madec, puis par André Ménagé et par André Guégan[12]. L'établissement dispose en particulier d'une cuisine ultra-moderne qui fait la fierté de ses dirigeants.

En 1952, de janvier à juin, *L'Œuvre* confie la gestion de l'établissement à des religieuses avec à leur tête sœur Marie de Saint-Robert, mère supérieure. Mais cette tentative se solde par un échec lié, semble-t-il, à la gestion de la blanchisserie. Elle ne sera pas reconduite. L'établissement retrouve sa vocation sanitaire à sa réouverture officielle le 1er mai 1953, date qui marque la naissance du *Centre Hélio-Marin d'Oleron*.

Georges Simon est alors nommé médecin-directeur, le 15 avril 1953 et prend ses fonctions un mois plus tard pour plus de 30 ans, jusqu'au 31 août 1983. Lui aussi, à l'instar du docteur Chabannes, va marquer le *Centre* d'une empreinte majeure (voir p. 15 et 16).

L'inauguration officielle du *Centre Hélio-Marin* a lieu le 16 octobre 1954, en présence du Sous-préfet de Rochefort, M. Troquereau, et des membres de *L'Œuvre*[13].

Le service médical du *Centre* est assuré par deux médecins résidents, les docteurs Simon et Thiriot. Il compte 310 lits d'hospitalisation et un lazaret d'entrants de 37 lits boxés. Les agréments du 20 janvier 1953 autorisent la prise en charge de 281 enfants de 13 mois à 6 ans (garçons et filles), et 18 adolescentes de plus de 15 ans[14].

En 1953, une plaquette décrit l'architecture et l'organisation du *Centre* en des termes très précis que nous reproduisons largement :

"L'Établissement, d'une superficie de 75 000 m², situé au milieu d'une forêt de pins et complètement au bord de la mer, dispose de la plage qui longe l'Établissement.

Les services d'hospitalisation sont répartis en sections complètement autonomes. L'Établissement est équipé de la façon la plus moderne, les dortoirs sont boxés ; le pavillon de l'infirmerie possède un service complet de radiologie et le lazaret, ou isolement, est entièrement cloisonné par des parois vitrées d'une surveillance facile et efficace.

La cuisine fonctionnant au mazout, la chambre froide et les multiples installations modernes donnent toutes facilités pour préparer une

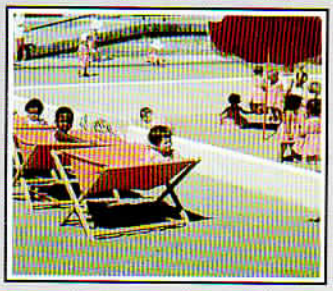


Un dortoir de bébés, vers 1953.
Cliché Poinot, Le Château.

alimentation saine, variée et copieuse.
L'eau potable, captée à une grande profondeur sur la propriété même, est distribuée partout par l'intermédiaire de deux châteaux d'eau et ne peut, en aucun cas, être polluée.
Un transformateur permet d'utiliser différentes tensions pour l'éclairage, la force motrice et les différents appareils médicaux et autres... Un groupe électrogène supplée au manque de courant en cas de panne.
Le chauffage central installé dans tous les pavillons permet une température constante dans tous les services et remédie aux baisses de température, rares dans l'île.
Deux jardinières d'enfants seront chargées de la première éducation des petits.
Tout cet ensemble cherche à donner le maximum de confort avec une utilisation pratique et contribue dans une large mesure à obtenir d'excellents résultats pour les tout-petits confiés aux soins dévoués d'un personnel qualifié dirigé par un médecin-directeur."

Le rachitisme, fléau de l'après-guerre

Du 1er mai 1953 à la fin de l'année, le *Centre Hélio-Marin* reçoit 400 enfants, chiffre record qui témoigne des énormes besoins nationaux. La majorité des enfants arrive par convoi mensuel de l'Assistance publique de Paris, les autres sont adressés par divers organismes. Afin de parer à tout risque de contagion par un enfant en incubation de maladie infectieuse, tout arrivant passe un mois en lazaret avant d'intégrer le service dont il relève[15].
Les progrès médicaux de l'après-guerre font régresser sensiblement la tuberculose (voir p.10). Aussi la pathologie la plus fréquente est-elle désormais le rachitisme qui représente



Cure au soleil.
Cliché Poinot, Le Château.

50 % des 1000 premières hospitalisations ! Les retards staturopondéraux suivent avec 26 % des entrées.
Pendant les années 50, les enfants de moins de 3 ans représentent en moyenne 75 % des admissions. Les séjours durent généralement de 4 à 6 mois. Le médecin adresse deux fois par mois un bulletin de santé aux parents, et l'infirmière-chef du pavillon leur écrit également chaque quinzaine pour les tenir au courant des faits divers de la vie de l'enfant.
La prise en charge repose sur l'héliothérapie, sur une alimentation équilibrée et variée, et sur une stimulation psycho-éducative dans une ambiance qui se veut familiale. Chaque groupe est toujours confié à une même personne avec, en moyenne, un agent pour trois enfants. Pour 200 enfants, l'encadrement est assuré par six infirmières diplômées, douze auxiliaires de puériculture et environ une soixantaine d'agents des services hospitaliers.
Les enfants sont répartis dans six pavillons chacun dirigé par une infirmière :
- enfants de 13 mois à 2 ans,
- enfants de 2 à 4 ans,
- enfants de 4 à 6 ans,

Suite page 18

GEORGES SIMON

par Pierre Christophe

Pendant plus de 30 ans, le docteur Georges Simon a marqué de son sceau le *Centre Hélio-Marin* dont il fut le refondateur. Pour moi qui fus son adjoint, son confrère, son compagnon de route, il a été plus qu'un simple médecin-directeur.
Heureux temps où l'unicité des deux fonctions, médecin et directeur, évitait toute prérogative insupportable de l'une sur l'autre, autorisait un dialogue intérieur, gage d'indépendance et de respect réciproque des deux nécessités. Avec le recul, on voit aujourd'hui que le docteur Simon avait trouvé un équilibre sûrement difficile à gérer entre ces deux contraintes quand il arrivait qu'elles ouvrent des voies quelque peu divergentes. Parfois précédant l'évolution des demandes et des besoins de la pathologie infantile, ouvrant le *Centre Hélio-Marin* à des "nouveautés" aussi différentes que la mucoviscidose ou le handicap, parfois sachant refuser ou différer une évolution "casse-cou" ou inadaptée, il a mené le *Centre* au milieu de bouleversements parfois déchirants malgré suggestions, conseils et rebellions de toutes sortes.
Le docteur Simon avait une profonde connaissance de la pathologie infantile. Mais son engagement dans son rôle de directeur était remarquable. Il savait être omniprésent dans tous les services : atelier, cuisine, lingerie, tous avaient sa visite quotidienne et cet intellectuel, abhorrant le bricolage, jouissait d'un étonnant prestige auprès de chacun par sa capacité à pénétrer les problèmes de chaque secteur manuel. Chacun, finalement, percevait l'adéquation de cet homme à sa fonction de directeur. Sa rigueur (non sa sévérité), reflétait la très haute conception qu'il avait de sa fonction. Peu soucieux de popularité acquise par démagogie, il jouissait de celle qu'il avait obtenue en insufflant sa volonté de mettre tout le *Centre* au service des enfants. La mansuétude dont il faisait preuve à l'égard des âges extrêmes de la vie se manifesta en mainte occasion.



En 1983, le jour de la remise du minibus par le Variety Club.

La rigueur de son éthique personnelle se mesure encore au fait qu'il avait su mettre l'équipe médicale et paramédicale du *Centre* au service des noyés pendant la saison estivale à une époque où les moyens de sauvetage n'étaient pas ceux d'aujourd'hui : charge très lourde et évidemment efficace sur laquelle on pourrait insister.
Au-delà de nos goûts communs, c'est ce que nous avons partagé devant la maladie, la souffrance et la mort, qui nous a surtout rapprochés. Je le revois au lendemain de nos nuits les plus difficiles, les plus dramatiques, plus blessé qu'il ne voulait le laisser voir, se trahissant seulement par quelques réflexions où la pudeur, comme toujours, cachait difficilement l'émotion.
Breton, médecin, homme de culture, tel était-il au *Centre*, tel reste-t-il dans sa retraite bien méritée. Il garde cependant un regard vigilant sur ce lieu en participant régulièrement aux travaux de *L'Œuvre* dont il est devenu un membre actif. Il consacre aussi une bonne partie de sa retraite à l'AFLM[16], dont il était, récemment encore, secrétaire général.

12 - André Guégan restera à ce poste d'économe de 1951 à 1980.
13 - Le Centre était classé depuis 1931 comme sanatorium public. À partir de 1953, il est assimilé à un préventorium, donc destiné au traitement de la tuberculose initiale, bien que ses agréments ne soient plus exclusivement relatifs à la tuberculose.
14 - Les affections qui relèvent des missions du Centre concernent, les tuberculoses externes ne relevant pas d'orthopédie complexe, et les primo-infections tuberculeuses à la période de convalescence, ainsi que les lésions osseuses non tuberculeuses, les hérédo-spécificités et les hypotrophies.
15 - Les lazarets des établissements sanitaires seront supprimés en 1977.
16 - AFLM, l'Association française de lutte contre la mucoviscidose, 76 rue Bobillot, 75013 Paris, tél. 01 40 78 91 91.

LES TRENTE GLORIEUSES

D'un long texte que nous avait transmis le docteur Simon, nous avons extrait ces passages qui complètent les autres témoignages de cette étude.

Les 30 années (1953-1983) de mes fonctions de médecin-directeur au *Centre Hélio-Marin* de Saint-Trojan correspondent pratiquement à l'époque des trente glorieuses de nos économistes. Aussi ai-je pris le parti d'évoquer ces années à travers certains de ceux que j'ai alors côtoyés et de définir les axes de notre action passée !

Et tout d'abord Joseph Tisnès. Ancien directeur du groupe hospitalier Necker - Enfants malades, il était devenu secrétaire général de *L'Oeuvre*. En 1947, il s'était battu pour qu'elle reste indépendante de la Sécurité sociale et de l'Assistance publique. Je le rencontrai fin 1952 après une série de remplacements dans l'île d'Oleron, et après avoir œuvré dans trois services parisiens de pédiatrie. Il me proposa le poste de médecin directeur avec l'ordre de service suivant : *"Le Docteur Simon se rappellera de la fidélité de* L'Oeuvre *à sa parole et ne pourra s'acquitter envers elle que par un dévouement absolu"*.

Dans un courrier de janvier 1953, Joseph Tisnès avait déjà insisté : *"Oui il faut aimer* L'Oeuvre... L'Oeuvre *est faite de traditions et d'aspirations toutes centrées sur l'intérêt social..."*

Je pris donc mes fonctions en mai 1953 auprès d'André Guégan, économe soumis comme moi à la férule du Siège. Cet homme m'apprit tout, le plan comptable, la gestion hospitalière, les gros travaux, la cuisine, les services généraux indispensables à la vie des malades. Pendant 30 ans, ce fut, dans le partage des responsabilités, une collaboration sans l'ombre d'une humeur ou d'un doute.

Trois défis prioritaires étaient alors à relever : remplir le *Centre* pour engager rapidement la modernisation des services, créer des relations médicales stimulantes avec l'extérieur malgré l'isolement insulaire, et assurer la promotion sociale du personnel.

À cette époque, toute la prévention face à la contagion reposait sur la pratique moyenâgeuse de la quarantaine en lazaret (voir p. 15). On percevait bien que ces mesures d'hygiène draconiennes pouvaient être génératrices de conflits psychologiques intimes, mais la nécessité d'éviter les contagions nous obligeait à choisir ce parti.

Avant la mise en service du viaduc Oleron-continent en 1966, réussir, c'était chaque soir dès 19 heures 30, se mettre en condition de commandant d'un navire hôpital où tout devait se résoudre avec les moyens du bord jusqu'à 5 heures 30 du matin suivant. On se savait à l'abri en rade, mais il fallait parer à toutes les urgences matérielles et surtout médicales. Les nuits de tempête, les bacs restaient à quai ! Nous avons connu de sérieuses émotions, mais sans avoir à répondre à des catastrophes...

La véritable équipe médicale constituée avec Pierre Christophe voyait ses connaissances toujours réactualisées par de jeunes médecins qui rompaient notre isolement insulaire. D'un autre côté, les présidents de *L'Oeuvre*, les professeurs Huber, Marquezy, Chigot et Laplane, tous des maîtres exceptionnels, nous accueillaient dans leur service chaque fois que cela nous était possible. Pendant plusieurs années, deux consultants réputés, le professeur Polonovski et le docteur Thuilleux, ont dispensé, au sein du *Centre* même, des leçons de pédiatrie d'un haut niveau à un auditoire de spécialistes et de généralistes venus de toute la région. Et profitant de ce courant d'échanges médicaux, Gérard Lanneluc, notre ambulancier, acheminait nos patients vers Bordeaux ou Paris, et nous permettait de leur offrir les meilleurs avis médicaux et chirurgicaux.



La pointe de Manson avec au premier plan, la longue barre de la pouponnière.

De l'équipe de personnel de la génération du docteur Chabannes ne restaient qu'une infirmière et une cuisinière. Mais à partir de 1953, le *Centre* a recruté de nombreux employés et cadres.

Cependant, malgré des salaires généralement supérieurs de 10 % aux normes nationales, plus de 100 emplois sur les 300 offerts par l'établissement étaient à renouveler chaque année. Nous avons alors devancé les directives gouvernementales pour mettre en place une formation continue destinée aux éléments les plus motivés.

Nous avons aussi réussi à obtenir le soutien de *L'Oeuvre* pour la création du foyer-école dont il est question par ailleurs. Ces dispositions ont permis de maîtriser le renouvellement permanent du personnel de base.

Peu à peu, le *Centre* s'est orienté vers la prise en charge des infirmités motrices avec la création d'une unité de rééducation fonctionnelle à laquelle le docteur Maéva Maurisset donna un élan particulier. La rencontre avec le Rotary-Club d'Oleron, et en particulier une visite du *Centre* organisée pour ses membres par Pierre Martin, de Saint-Just, allait permettre à nos enfants handicapés de "franchir" la porte de l'établissement, et de faire accepter leur différence par les passants.

Dès 1956, une enfant d'une douzaine de mois nous fut présentée par sa mère venue chercher explication et remède à une maladie qui s'exprimait en toux et en diarrhée. C'était le premier diagnostic de mucoviscidose admis au *Centre Hélio-Marin*. Dans les mois et les années suivantes, l'occasion nous fut offerte de repérer beaucoup d'autres cas, et d'organiser un service d'une vingtaine de jeunes patients frappés par cette pathologie. Les parents s'instruisaient de nos méthodes de soins pour le retour au domicile.

Ce fut en son temps un service médical d'exception où tous les soignants prenaient au fil des jours conscience de la gravité de cette maladie génétique évolutive, résistante au geste biquotidien de la kinésithérapie respiratoire, demandant présence et attention incessantes. Nous avons tous appris ensemble comment gagner du temps sur la maladie, comment faire espérer en l'absence de raisons d'espérer à l'heure où la recherche fondamentale n'avait pas encore fourni le début d'explication qui aujourd'hui éclaire un peu l'avenir. Toutes celles et tous ceux qui ont joué un rôle en ces jours savent, comme nous, qu'on n'aura jamais les mains purifiées d'avoir épongé la sueur d'agonie d'un enfant asphyxique tant qu'on n'aura pas trouvé un remède à cette affection. Que nous reste-t-il de ce temps ? Le souvenir d'avoir rencontré une enfance capable de mesurer la vie dans ses plaisirs et dans ses désespoirs et aussi d'avoir

pu, dans la confusion des âges, parler d'égal à égal. Nous nous servions de notre appareil de photos comme Jacob du dernier barreau de son échelle ; nous avons alors fixé sur la pellicule des groupes entiers d'enfants joyeux rassemblés sur les marches d'un perron. C'est une image de Paradis. Ils sont tous aujourd'hui hors de vue ! Pendant ces 30 années, le *Centre* fut, avant tout, un camp sanitaire où toutes les énergies étaient concentrées sur la lutte contre la maladie. Mais c'était aussi une collectivité, avec une vie de groupe centrée, entre autres, autour de la cuisine. Nous étions tous "*à même pain, à même pot, à même feu*". La lingerie-buanderie constituait une véritable entreprise de lavage, repassage, confection. Dès 1953, madame Amar monta une unité hyper-active. On lavait



Soins dans la pouponnière.

chaque jour des tonnes de linge et des kilomètres de draps. Il fallait parfois travailler de nuit pour déjouer les méfaits de la pluie et les retards de séchage !
L'atelier magasin était une véritable usine sous l'autorité directe d'André Guégan. Autour de techniciens de valeur issus de l'industrie ou de la marine de commerce, toute une équipe travaillait dans l'urgence pour assurer l'eau, le chauffage et la production électro-motrice. Cela pouvait devenir un véritable travail de sous-mariniers ou de mineurs quand il s'agissait de passer des heures à souder les tuyauteries des chaudières avant qu'on ne comprît les raisons de leur défaillance permanente. Aller à l'atelier discuter de travaux, c'était s'enrichir de connaissances de toute nature. C'était surtout l'unique service où l'on discutait entre hommes, et en direct.
Les jardiniers du *Centre Hélio-Marin* témoignent de la transformation en quelques années d'une propriété aride et ravagée par les obus en un parc aux essences variées, tout en verdure et en multiples espèces de fleurs adaptées au sol et au climat. Allées de ficoïdes, de canas, de roses, parterres de pétunias, d'oxalis, tout fut rapidement organisé par le chef jardinier, Gilbert Avrard, pour engager les parents ou les visiteurs à découvrir un jardin avant de s'engager dans un hôpital.
Le *Centre Hélio-Marin*, ce fut enfin une formidable communauté. On travaillait là, on s'y aimait, on s'y mariait, on s'y multipliait. On était toujours proche du bonheur ou de la peine de l'autre qu'on côtoyait à tout instant. C'était une société en réduction où toute une génération d'enfants du personnel a fait ses classes ensemble, a regardé d'autres enfants déformés par la maladie ou privés de parents ; c'était tout un groupe d'âge voisin qui a joué ou rêvé dans les bois de mimosas, qui a fait l'apprentissage de la vie à partir de l'expérience de leurs familles rassemblées ici par le hasard ou l'intérêt du travail. Ce n'était pas une vie dans l'uniformité ; au fil des ans se donnaient rendez-vous le météorologiste, le philatéliste, l'accordéoniste, le photographe, l'amateur de jazz, le sculpteur, l'homme de lettres couronné par une académie régionale, chroniqueur de l'hebdomadaire local, qui préférait sa poésie à une promotion.
C'est dire tout un monde dans lequel s'équilibrait tout ce qu'il faut d'égarements, de vertu nécessaires pour se comprendre. Cette communauté a su garder quelque chose de sa cohésion. À l'occasion du déjeuner annuel offert par le Comité d'entreprise, les survivants se redisent encore leurs noms, ceux des disparus, et retrouvent tous les souvenirs qu'ils remettent en circulation avec leur passé.
Parmi les quelque 12 000 enfants suivis au *Centre Hélio-Marin* durant ces années, beaucoup d'entre eux mériteraient que l'histoire de leur vie soit écrite sous forme de nouvelle. J'entends encore la voix séraphine de Pascale, enfant rejetée et autiste, égarée dans nos services et dont je n'avais pas la capacité de démêler les symptômes.
Je goûte toujours au cognac offert par un grand-père vigneron en remerciement d'une conversation : je l'avais seulement convaincu qu'il ne pouvait pas abandonner une petite fille tout juste née, parce qu'elle ne lui convenait pas. Elle doit être aujourd'hui femme en pays charentais. Il nous reste aussi en mémoire 30 années d'échanges : discussion au petit jour avec les ménagères qui, après le passage du savon noir, maintenaient en tous lieux une propreté "marine" ; entretien du matin à la prise de service ; conversation de nuit dans l'écho brutal des murs carrelés avec les veilleuses, gardiennes de nuit scrupuleuses de nos enfants et protectrices du sommeil des médecins !
Enfin, quand on accepte de se livrer un peu, il faut aussi avouer la part d'échec de sa carrière. Le professeur Leriche a écrit : "*Il y a un cimetière dans la mémoire de chaque médecin*". Effectivement, tous les enfants morts entre nos mains et ceux de nos collègues représentent l'échec absolu au-delà de l'obligation de résultat. Il y a bien sûr ceux que la science ne nous a pas encore permis de sauver et ceux pour lesquels on aurait pu faire quelque chose si...
Et puis aussi, d'autres échecs relatifs qui tenaient au statut de la fonction. Un médecin-directeur écartelé entre le développement des connaissances médicales et la complexité de la fonction administrative représentatrice du Droit ne pouvait que devenir un personnage hybride, improductif à l'heure où le Conseil d'administration renonçait au vocable paternaliste du siècle passé et transformait son patronyme d'Œuvre en celui d'Association.
Le *Centre Hélio-Marin* a l'âge de ses calendriers successifs, mais, en son centenaire, il faut le considérer comme le lieu des perpétuels recommencements, le moment de tous les futurs possibles dans la jeunesse des générations gardiennes de l'idée des fondateurs.



L'équipe médicale du Centre en 1979 vue par Claude Cartelle, un interne stagiaire, en tout petit au centre. De gauche à droite : les docteurs Georges Simon et Pierre Christophe grand amateur de jazz, Mauricette Soulat la surveillante générale, le docteur Maéva Maurisset et Marie-Françoise Jason la kinésithérapeute avec sa planche à voile.

- enfants à cuti-réaction à la tuberculine positive,
- lazaret,
- infirmerie avec chambres particulières.

L'infirmerie est utilisée pour les cas aigus. Elle comprend un bloc médical avec un service complet de radiologie.

La vocation du *Centre Hélio-Marin* vis-à-vis de la petite enfance est confirmée en août 1957 par un nouvel agrément, qui autorise 279 lits pour enfants de 1 mois à 6 ans.

Mais le besoin de disposer d'une structure parfaitement adaptée aux nourrissons fait naître l'espoir de voir un jour s'ériger à Saint-Trojan une pouponnière analogue à celle que *L'Œuvre* a créée à Banyuls.

Dans un premier temps, le pavillon 16, ou pavillon Marcel Martin, est transformé en pouponnière dans le cadre d'une rénovation complète. Ses 50 lits sont mis en service en 1958. Mais ce n'est qu'une solution d'attente.

Pour aboutir au grand projet d'une vraie pouponnière conforme aux besoins de *L'Œuvre*, il faut au moins un terrain et des moyens. Convoité depuis longtemps, morcelé et prêt à lotir, le terrain nécessaire est acquis patiemment morceau par morceau, de 1955 à 1958. Les trois bandes réunies augmentent la superficie de plus d'un hectare. Sur plus de 80 mètres de façade, le *Centre Hélio-Marin* s'ouvre maintenant sur la plage située au sud de la pointe de Manson.

Cette première condition étant remplie, A. Dupoux, le nouveau secrétaire général de *L'Œuvre*, lance l'étude d'un projet de pouponnière de 80 berceaux auprès de P. Lhomme, administrateur et ingénieur-conseil de *L'Œuvre*, et M. Grizet, architecte à La Rochelle.

Après quelques modifications imposées par le ministère sur les premiers plans, on aboutit à la formule d'un vaste bâtiment comprenant 24 boxes à quatre berceaux et 14 boxes à un seul berceau, à usage d'isolement. Cela fait donc 96 berceaux et non plus 80, plus 14 pour l'isolement. Le tout est réparti sur deux étages desservis par deux escaliers et deux ascenseurs. Le rez-de-chaussée accueille toute l'intendance. En effet, ce bâtiment bénéficie des services généraux déjà organisés, mais peut également avoir une autonomie complète de fonctionnement.



Inaugurée en 1962, la pouponnière permet au Centre Hélio-Marin de disposer d'un outil parfaitement adapté à ses besoins.

Un miracle pour une pouponnière

Côté moyens, le budget de l'opération est beaucoup plus difficile à bâtir. Le ministère de la Santé se désintéresse de l'opération, et seul un véritable miracle financier va permettre de concrétiser le projet. Par leurs interventions, plusieurs administrateurs et des personnalités locales telles qu'André Dulin, président du Conseil général, permettent d'obtenir au début de 1960 :
- un prêt de 50 millions de centimes de la Caisse des dépôts et consignations, prêt garanti par le département,
- un prêt de 40 millions de centimes de la Caisse régionale de sécurité sociale de Limoges,
- un prêt de 25 millions de centimes de l'Union centrale des caisses de mutualité agricole.

Le *Centre Hélio-Marin* complète ce plan de financement et dégage 15 millions de centimes sur ses fonds propres.

Une fois ces 130 millions réunis, les plans mis au point et les marchés prêts à être signés, une dernière difficulté surgit : le permis de construire est refusé par la Direction départementale de l'équipement qui instruit le dossier. Elle oppose au projet un vieux plan d'assainissement qui prévoyait, sur ce site, la réalisation de bassins pour l'épuration et la décantation des eaux usées de Saint-Trojan. Il faut faire à nouveau appel au maire, Henri Seguin, aux conseillers généraux, au docteur Guibert, directeur de la santé à la Préfecture, pour démontrer à la DDE l'erreur monstrueuse qu'il y aurait à installer dans les limites immédiates de l'établissement un tel foyer de germes et d'infections.

Le bon sens l'emporte, le plan d'assainissement est modifié, et le permis de construire est délivré le 29 octobre 1960, *in extremis*, car les entreprises adjudicataires des marchés sont désignées.

Le premier coup de bulldozer est donné, le 3 décembre 1960, devant les membres de la Commission de surveillance[17]. Le premier étage de la pouponnière est mis en service le 1er août 1962, le second étage, le 1er novembre 1962. Le rez-de-chaussée sera utilisé l'année d'après.

Cette pouponnière de cure moderne fait la fierté des dirigeants de *L'Œuvre* et des médecins du *Centre*. Elle est inaugurée officiellement le 1er juin 1963. Le docteur Julien Huber, président de *L'Œuvre* est accompagné par le docteur Hazemann, inspecteur général de la santé publique et de la population, et par M. Rickebusch, sous-préfet de Rochefort. Le bâtiment est béni le lendemain par l'abbé Texier, le curé de Saint-Trojan.



Le docteur Christophe et Mireille Verdun examinent un bébé assis sur un des berceaux créés spécialement pour les besoins du Centre.
Cliché Morillon, La Rochelle.

La capacité totale du Centre est alors de 302 lits,

dont 131 berceaux. Les dix années qui suivent, cette nouvelle structure s'avère parfaitement adaptée à la demande. Comme a pu le dire le docteur Simon, elle a pour objet *"d'éviter, dès les premières semaines de la vie, les conséquences des carences découvertes dans les milieux défavorisés et de recueillir les enfants prématurés de petit poids, au sortir des maternités"*. Un coefficient d'occupation à 100 %, avec parfois malheureusement des listes d'attente sur plusieurs mois, plus de 500 admissions et 100 000 journées réalisées par an, permettent d'assurer un excellent équilibre financier. Cette période, la période faste du *Centre*, se termine vers le milieu des années 70 (voir page suivante). Par la suite, le taux d'occupation de la pouponnière descend à 63 % en 1976, et 28 % en 1978. En effet, dans le même temps, les services hospitaliers pédiatriques, qui sont alors la principale source de recrutement du *Centre*, enregistrent une diminution rapide du nombre de cas traités.

Plusieurs facteurs intriqués les uns aux autres modifient les besoins de santé :

- les progrès de la pédiatrie et notamment la prévention transforment la pathologie (vaccinations, prescriptions vitaminiques, antibiothérapie),
- les centres de protection maternelle et infantile, mis en place en 1945, deviennent plus efficaces,
- la natalité baisse grâce à la maîtrise des moyens contraceptifs,
- les conditions sociales et l'hygiène (urbanisation, équipements sanitaires, alimentation) s'améliorent,
- les travailleurs sociaux ont une influence grandissante et favorisent le maintien de l'enfant dans son milieu familial.

Au cours de ces 20 années (1953-1972), les besoins en personnel augmentent très vite. De 32 agents à sa réouverture en 1953, le *Centre Hélio-Marin* en compte 111 l'année suivante, 206 en 1959 et 250 en 1967. Cet accroissement rapide ne va pas



Jeux de sable et bain de soleil au pied de la pouponnière.

sans créer de gros problèmes de logement et d'instabilité du personnel : en 1963, 114 agents sur 254 seront remplacés. Et dans son discours pour l'inauguration de la pouponnière, le docteur Huber n'hésite pas à évoquer l'influence de la saison touristique sur le personnel : *"Dans cette localité qui accueille tant d'estivants l'été, cette saison est devenue nuisible à la vie et à la tranquillité de toutes ces jeunes collaboratrices"*. À ces difficultés s'ajoute celle du recrutement d'un personnel hospitalier qualifié, inexistant dans l'île d'Oleron. Afin de résoudre ce problème, un foyer-école de 40 élèves préparant au concours d'entrée dans les écoles d'infirmières est mis en place en 1967 (voir ci-contre). Les années 60 voient aussi la mise en place de sections syndicales et d'un comité d'entreprise, dont le rôle va croître avec les ans (voir encadré p.24).

17 - Cette commission est chargée du contrôle de l'activité médicale et de la gestion des préventoriums.

LE FOYER-ÉCOLE D'ÉLÈVES INFIRMIÈRES

Dans les années 60, malgré des salaires relativement élevés, les employées restent souvent peu de temps en poste parce que, en plus de perspectives de carrières réduites, elles ont du mal à se loger. En 1967, pour répondre à cette instabilité, *L'Oeuvre* ouvre un centre de préparation aux concours des écoles d'infirmières, lequel va marquer profondément la vie du *Centre Hélio-Marin*.

En effet, la création de ce centre s'est accompagnée de l'ouverture d'un foyer-école, installé dans le pavillon 5, à l'image des résidences universitaires de l'époque. Il permet d'héberger 40 jeunes filles titulaires le plus souvent d'un CAP, mais parfois d'une première année de bac. Recrutées pour un an à titre d'agents stagiaires, elles bénéficient d'un salaire calculé sur la base d'un temps de travail réduit à six heures par jour (40 heures par semaine). Chargée de l'enseignement



Groupe de stagiaires du foyer-école réunies autour du docteur Simon (promotion 1968-69).

pratique, une directrice maintient une discipline très stricte, à en croire les témoignages laissés par les élèves. Pendant la coupure de l'après-midi, des cours d'enseignement général sont dispensés par des professeurs du collège du Château, qui trouvent là des élèves déjà inscrites dans la vie professionnelle. Le docteur Simon, et son adjoint, le docteur Christophe, assurent l'enseignement de la biologie médicale et de l'anatomie. Les résultats de la première année sont concluants : sur 38 élèves présentées, 25 sont admises dans les écoles d'infirmières de province et de l'Assistance publique de Paris.

Sept autres promotions suivront, jusqu'en 1974 ; 300 élèves au total auront suivi cette filière, avec un succès tel que certaines élèves intégreront leur école d'infirmière comme major de leur promotion. Le fonctionnement du foyer est satisfaisant, d'autant que ces jeunes personnes, très motivées, savent dynamiser le personnel en place. Le *Centre Hélio-Marin* tire alors prestige de son image "d'unité de santé qui enseigne". Qui plus est, la rotation permanente du personnel de base est enfin maîtrisée, car le *Centre* est assuré pour chaque élève d'un séjour d'une année. La formation des nouvelles recrues est enfin prise en charge de manière structurée.

Cependant, en 1975, quand la direction est obligée de réduire le personnel du *Centre*, la pression des syndicats est telle que les emplois de stagiaires sont les premiers supprimés, pour sauvegarder les emplois permanents. Cela entraîne la fermeture définitive du foyer-école.

LA VIE AU CENTRE HÉLIO-MARIN DANS LES ANNÉES 50

**Après la guerre, tout est à refaire dans le *Sanatorium* complètement dévasté par les bombardements et par divers pillages. Âgée d'à peine 18 ans, Jacqueline Pallas a été engagée par *L'Œuvre*, en 1949, pour remettre en état le pavillon 16 dans l'attente des premiers malades : "*Quand les enfants arrivent, je m'occupe de ceux du premier étage. Je dors et mange avec eux. Ma vie est ici, jour et nuit. J'ai quelquefois un après-midi pour aller à Saint-Trojan voir ma famille. Une dizaine de femmes sont aussi accueillies au rez-de-chaussée ; elles suivent des traitements variés.*
Certaines sont contagieuses et ne doivent pas quitter le Centre, *mais souvent, au matin, on trouve le grillage cisaillé ! Pendant ce temps, la reconstruction des autres bâtiments se poursuit petit à petit ; nous y accueillons bientôt des colonies sanitaires pour des séjours d'été.*
*Après l'arrivée du docteur Simon, les choses changent totalement. Les principaux objectifs sont dorénavant de soigner, nourrir et remettre en forme des bébés et des enfants de 0 à 6 ans, qui arrivent très nombreux de la région parisienne. Les bébés sont regroupés, par chambre de quatre, sous la responsabilité d'une jeune fille. Tout est organisé pour qu'ils repartent joufflus, roses et bronzés... C'est exaltant !"***

Après son mariage, et jusqu'à son départ à la retraite en 1988, Jacqueline Pallas a toujours occupé le poste de veilleuse de nuit. Ce qui l'a le plus marquée au cours de sa carrière au *Centre Hélio-Marin*, c'est la transition qui a eu lieu dans les années 75, quand il a fallu changer de type de pensionnaires et passer assez rapidement des poupons aux polyhandicapés. *"Mais nous nous sommes vite adaptés et nous avons appris à répondre à leurs besoins avec autant de soins"*.

* * * * * *

Au moment de la création du *Centre Hélio-Marin*, le docteur Simon a dû recruter beaucoup de personnel. Madeleine Bréret est entrée à la lingerie à ce moment là, le 15 juin 1953. On se rappelle que, avant guerre, ses parents avaient refusé de la laisser aller au *Sanatorium*.
"Je travaillais au gemmage des pins avec les Lahary, des Gascons des Landes, les adjudicataires des premiers travaux de fixation des dunes oleronnaises. Après la guerre, l'effondrement des cours de la résine a amené des modifications profondes dans ce métier. Cela a contraint ma famille à une profonde reconversion. Mes parents m'ont donc autorisée à prendre un emploi au Centre.
Dans cette grande lingerie où j'arrive (nous y serons bientôt 17), nous sommes encore des pionniers. Tout est à organiser et nous n'avons pas grand chose : les blouses que nous portons ont été récupérées dans les restes d'avant-guerre ; à force de rapiéçages et de raccommodages, elles tiennent debout toutes seules et nous sommes les premières à rire sans retenue de nos accoutrements... Quand enfin nous avons reçu des pièces de tissu, nous avons pu couper des draps et des blouses... À ce moment-là, on confectionnait beaucoup directement sur place...
À la fin de 1953, le Centre *héberge 350 enfants, plus le personnel. Devant l'impossibilité de tout laver à la main , on nous a alors livré une première machine, "la grosse Barbotte". Le père Bonhomme s'occupait de son entretien et madame Amar organisait le travail.*
Je me souviens plus particulièrement de l'hiver glacial de 1954... Nous n'avions pas de chauffage pour travailler et, pour repasser, nous gardions de gros manteaux sur le dos. Les hommes ont alors récupéré un vieux poêle qu'ils nous ont installé avec le tuyau sortant par un carreau de fenêtre...
Durant 11 ans, j'ai été affectée au repassage des blouses du personnel, debout tout le temps, huit heures par jour, avec un jour de congé hebdomadaire, un et demi ensuite, puis deux à partir de 1968."
En 1965, Madeleine Bréret obtient un poste de lingère dans un pavillon. À ce poste, elle peut marcher davantage, circuler et avoir plus de contact avec les enfants, tous très jeunes alors. Elle travaille au *Centre* jusqu'en 1975, année de sa retraite.

* * * * * *

Denise Lagarron est née en 1900. Elle a fait ses débuts au *Centre Hélio-Marin* vers 1954 : *"Je suis arrivée un soir de Noël comme veilleuse de nuit affectée au pavillon 3. Mon mari menuisier avait déjà été engagé pour réparer les meubles abîmés durant les bombardements. Dans les pavillons, on recevait de très jeunes enfants. Ils arrivaient souvent de la région parisienne, anémiés, pâles. Ils pleuraient beaucoup les premières nuits. Je me souviens des grosses casseroles de tilleul que l'on faisait pour eux. On les prenait sur nos genoux pour les consoler, leur donner à boire et ils se rendormaient. Mon travail consistait alors à réveiller les enfants à 11 heures du soir puis à 2 heures du matin pour les mettre sur le pot, afin qu'ils ne mouillent pas leur lit !..."* Denise Lagarron a ensuite travaillé pendant quatre ans à la lingerie, mais elle a vite redemandé un poste de nuit, jusqu'à sa retraite, en 1967.

* * * * * *

Toute jeune fille et malade, Marguerite Lamau arrive au *Sanatorium* au début du siècle. Peut-être figure-t-elle sur les vieilles cartes postales ? Depuis ce temps-là, elle y est toujours restée ; certains l'ont connue employée à la cuisine. Pendant la guerre, elle a dû être évacuée du *Sanatorium*, mais elle est peut-être restée à Saint-Trojan ; nul ne sait exactement. On ne lui connaît pas de famille, pas de liens. Vient-elle de loin ? Pourquoi est-elle restée ici, si jeune ? On ne le sait pas... On sait seulement qu'elle aime les chats... et son chien. Elle vit seule, handicapée, dans une petite chambre que le *Centre* laisse à sa disposition. Ses repas lui sont fournis par l'établissement. Sa vieillesse s'écoule paisiblement, avec la visite, de temps en temps, de monsieur Kreps, un ancien de son temps qui vient la voir en tricycle... Enfant du *Sana*, elle est morte au *Centre*. Dans l'instant de confiance et avec la promesse de sauver ses chats, elle remet au docteur Simon un gros livret de caisse d'épargne puis sort de dessous son oreiller, la photo d'un galant, passeport d'amour déçu "avant d'embarquer et de se retrouver !"

Un jardin extraordinaire

En 1952, Gilbert Avrard arrive à Saint-Trojan pour remettre en état les jardins laissés à l'abandon pendant la guerre : *"Lorsqu'on me confie ce projet, j'hésite devant l'ampleur de la tâche. J'ai sous les yeux un terrain miné par des trous de bombes et d'obus, des friches à l'infini, pas de tracé de chemins, et seulement quelques cyprès et des pins. Par contre, les vernis du Japon (nom impropre de l'ailante glanduleux) ont tout envahi !... J'aurai, pour m'aider, Marcel Nadeau et un jeune jardinier. Un vrai travail de pionniers nous attend. À nous d'improviser avec les moyens du bord et avec notre imagination, car nous avons peu d'outils !*
D'abord, pour le protéger

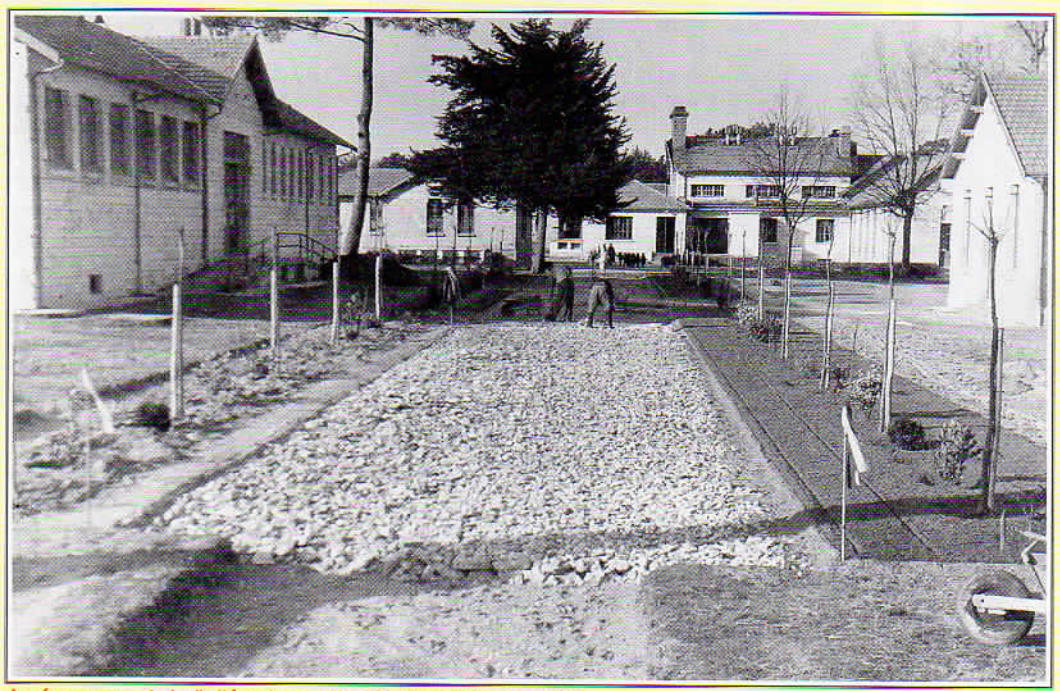
des vents marins, des cupressus sont plantés devant le pavillon 3. Nous créons ensuite l'allée centrale pour relier l'entrée principale à la direction. Nous creusons et empierrons à la force du poignet. Puis nous compactons en utilisant un gros rouleau de pierre qu'il faut tirer à six hommes. Cette allée existe encore aujourd'hui ! Au cours de nos travaux, nous découvrons souvent des obus enfouis dans la terre. Nous devons alors faire appel au service de déminage !
Ma femme s'occupe de la conciergerie. Lorsqu'on demande le docteur Simon au téléphone, elle court dans tout le Centre pour le chercher : elle est alors "le téléphone à courir des années 50" !

curetage des fossés des Bris. Pour les semis, nous façonnons des châssis avec des fenêtres de récupération. En période de mauvais temps, nous préparons nos piquets de rosiers avec de vieux barreaux de fenêtres. Nous confectionnons, de nos mains, des chaînes en fil de fer galvanisé pour faire courir nos rosiers, des witchuriana à fleurs d'églantier. Les elaeagnus reflexas et les acacias-boules datent de la même époque.
Avant l'implantation des gazons, nous couvrons le Centre de fleurs. Nous réussissons jusqu'à 16 000 plants par an : des griffes de sorcière, des ficoïdes, des géranium-lierres, des gazanias, des pétunias... et toutes sortes de plantes

qu'il encourageait. Pour lui, ces jardins fleuris étaient le complément indispensable d'une maison accueillante". Une si belle Oeuvre se devait d'avoir un jardin extraordinaire !

Une organisation sans faille

Des règles de fonctionnement basées sur un souci d'hygiène extrêmement rigoureux et sur une discipline sans faille ont été mises en place par la direction : chacun par sa présentation et sa tenue doit refléter la qualité des soins pratiqués dans un établissement pédiatrique "moderne".



Aménagement de l'allée du pavillon 3, au printemps 1955.
coll. Gilbert Avrard, Saint-Trojan.

Chaque haie, chaque arbre planté est une victoire sur ce que nous avons connu. Peu à peu, avec mes collègues, je dessine des massifs, des pelouses, des sentiers pour donner une forme et un sens à la terre. Pendant l'hiver 1953, tous les mimosas plantés avant guerre gèlent. En 1956, à peine repoussés, ils sont à nouveau anéantis, la mer gèle même devant le Centre. *Cela nous retarde.*
Nous en sommes encore à paysager le parc et faisons feu de tout bois. Nous récupérons, avec une charrette à bras, la terre de

couvrantes, résistant bien à la sécheresse du sable... C'est l'époque, aussi, où l'on garnit de vigne vierge toutes les façades des pavillons...
En 1966, le gel détruit nos semis. L'achat d'une serre est alors décidée. J'accompagne le docteur Simon pour la choisir. Plus tard, l'installation de réseaux d'arrosage automatique allège notre tâche..."
Il y eut, au *Centre Hélio-Marin*, des étés resplendissants de fleurs.
Gilbert Avrard ajoute : *"Le docteur Simon s'intéressait beaucoup à notre travail,*

Les enfants arrivent par "convois" essentiellement organisés par l'Assistance publique. Ils séjournent d'abord au lazaret, le pavillon d'isolement, avant d'être orientés entre six services, selon leur âge et leur pathologie, dans des unités devenues mixtes. Chaque bâtiment peut recevoir jusqu'à 60 enfants, répartis en deux ailes autour d'une grande salle commune faisant office de réfectoire et de salle de jeux. Les dortoirs sont compartimentés en trois par des cloisons vitrées autour d'une allée centrale. Les enfants nécessitant le plus de surveillance sont regroupés près du bureau de la surveillante. Les "boxes" apparaissent en 1962, d'abord à la pouponnière, puis en 1966 dans les autres services.
Dans leur vie quotidienne, les enfants sont encadrés par des agents des services hospitaliers, les ASH. En grande demande affective, car coupés brutalement de leur famille, ils s'attachent vite à ces jeunes femmes qui vont les accompagner pendant plusieurs mois et qu'ils appellent "maman Cosette", "maman Francette"...
Cet attachement est d'ailleurs réciproque, d'autant plus que les familles viennent très rarement. L'histoire de chaque enfant n'est connue que du médecin et de l'infirmière, et c'est cette dernière qui écrit aux parents tous les quinze jours.
Le départ des enfants après plusieurs mois de séjour, souvent un an, parfois deux, est lourd d'émotions : *"Quand ils partaient, c'était un vrai déchirement : ils pleuraient, s'accrochaient à nous et ne voulaient pas se laisser emmener par des convoyeuses qu'ils n'avaient jamais vues... Ce jour-là, nous avions parfois le droit de les accompagner jusqu'à la gare..."*
La journée des enfants commence à 7 heures 30 avec le petit déjeuner. Puis c'est la "séance-pot", chaque enfant au pied de son lit... quand il ne préfère pas "vagabonder" dans l'allée centrale avec ses camarades ! La toilette se fait dans les salles de bain à chaque extrémité du pavillon : *"C'est un peu le travail à la chaîne, une au bain, une à l'habillage... mais c'est surtout un moment joyeux et chaleureux, plus intime"*.
Les enfants portent un tablier à petits carreaux rouges et blancs. En hiver, une cape à capuche les protège du froid. Cette cape est rouge pour les petits, bleue pour les grands.
Pour ceux qui le peuvent, le temps libre est essentiellement consacré à la promenade : chaque auxiliaire a la responsabilité d'un groupe de dix

à douze enfants qu'elle accompagne dans le parc ou en forêt, mais les balades au village ne sont pas autorisées. Pour plus de sécurité, on sort en rang et en se tenant par la main. Les groupes qui se croisent ne peuvent échanger que quelques mots ; cette rigueur disciplinaire répondait, le docteur Simon nous l'a confirmé, à la crainte de la "contamination" et aux règles d'hygiène strictes de l'époque.

Beaucoup d'enfants ont les jambes arquées, signe de rachitisme. Ils ne doivent pas marcher et sont installés au soleil, dans leur lit de cure. Après le repas, la sieste est obligatoire pour tous jusqu'à 16 heures. Pour les bébés, qui représentent jusqu'à 80 % de la capacité d'accueil du *Centre*, les sorties en groupe sur la plage et les baignades ne sont pas possibles. Des "sablières" installées près des pavillons offrent la garantie d'une bonne surveillance. En revanche, les plus grands vont aussi souvent que possible sur la plage ou en forêt. Le dîner est servi à 18 heures et les enfants sont couchés à 19 heures.

Les maîtres mots pour le personnel sont : hygiène, tenue, ponctualité. L'uniforme se doit d'être impeccable : une blouse à petits carreaux bleus et blancs, et un voile bleu duquel pas un cheveu ne doit dépasser, sous peine de remontrance ; bijoux et rouge à ongles sont proscrits.

Les locaux sont entretenus avec rigueur. Le ménage est fait en profondeur tous les jours. Madeleine Bon se souvient : *"Le directeur ou la surveillante faisaient la chasse à la poussière partout, sur les rebords des fenêtres ou entre les barreaux des lits qui étaient alignés sur le même carreau du sol. Et le soir, une fois cirées, les chaussures devaient être rangées rigoureusement au pied du lit. Il n'y avait place pour aucun dérapage"*.

Le personnel qui s'occupe des enfants doit être jeune et exclusivement féminin. Passé 40 ans, les femmes sont jugées trop âgées pour travailler directement auprès des enfants. Des Oleronnaises trouvent là des emplois à l'année bien rémunérés, comparés aux emplois saisonniers dans l'hôtellerie ou le commerce. Des mères célibataires, recrutées à la maison maternelle de Bordeaux, trouvent dans le travail de nuit des débouchés qui leur permettent d'allier des revenus stables à leur nécessaire disponibilité parentale. Quelques jeunes filles, enfin, viennent de l'Assistance publique : tant qu'elles n'ont pas atteint leur majorité, leur tutelle est exercée par le médecin-directeur, le docteur Simon, qui veille à la gestion de leurs biens comme à la bienséance de leurs relations. Cosette Marçay se souvient :

"J'avais 17 ans et je venais d'obtenir un CAP de couture quand l'assistante sociale qui me suivait depuis toujours, contactée par le docteur Simon, m'a proposé de travailler avec de jeunes enfants malades. C'est ainsi que je suis entrée au Centre Hélio-Marin, *en 1953. Le travail était passionnant et nous étions très disponibles : logées sur place, nous étions toujours prêtes à remplacer au pied levé une absence imprévue. Jusqu'à ma majorité, la moitié de mon salaire - 140 francs à l'époque - fut placée automatiquement sur un compte-épargne, si bien qu'au moment de mon mariage, j'étais plus riche que mon mari ! Une fois payés mes frais de pension, il me restait donc environ 60 francs par mois : il m'a fallu quatre mois pour me payer le manteau de mes rêves, et huit mois pour m'offrir un vélo... Mineure issue de l'Assistance publique, j'étais logée à l'intérieur du* Centre *; mes sorties et mes fréquentations étaient soumises à l'autorisation du directeur. Un peu plus tard, mon fiancé fut l'objet d'une enquête de moralité. Cette tutelle préparait aussi mon avenir : c'est ainsi que le docteur Simon me donna des cours pour préparer l'entrée à l'école d'infirmières... Plus tard, il veilla encore sur la santé de mes enfants, se déplaçant même la nuit s'il ne pouvait passer dans la journée"*.

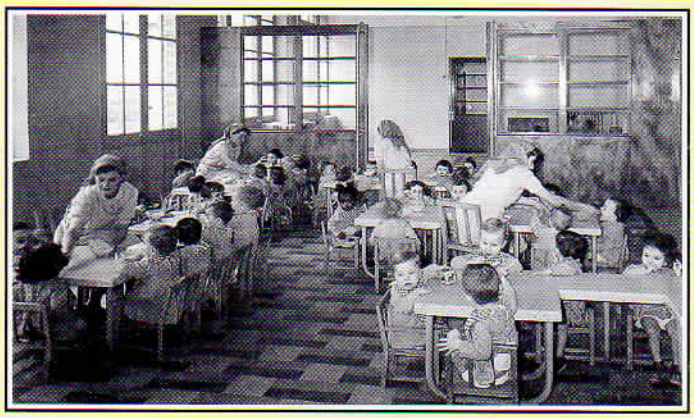
Le personnel est astreint à une tenue irréprochable même à l'extérieur de l'établissement. Les jeunes gens ne sont pas autorisés à attendre leur fiancée à la sortie du *Centre*, car il aurait été malvenu qu'un touriste ou un visiteur puisse être témoin d'effusions portant préjudice à la moralité de la maison !

Malgré cette rigueur de façade, tout est fait pour faciliter le bien-être des salariés. Le logement d'abord : des chambres ou des appartements sont mis à la disposition de certains personnels tels que les veilleuses de nuit et les couples mariés. La direction traite aussi avec une pension de famille, "L'Épave", qui, sur le front de mer, héberge jusqu'à une trentaine de jeunes filles en chambres seules ou collectives pour un loyer modeste, mais à condition de ne pas y recevoir de messieurs : au troisième avertissement, c'était la porte ! La restauration ensuite : tous les salariés peuvent bénéficier de repas de qualité préparés par un chef dont la réputation dépassait les murs de l'établissement. Ils sont alors servis au réfectoire avec trois services de repas et trois salles à manger : une pour les infirmières, une pour les invités, une autre plus grande pour les ASH à une extrémité, les services généraux à l'autre.

Les salariés bénéficient de trois semaines de congés annuels et ont un jour de repos hebdomadaire : *"J'ai travaillé au* Centre *pendant dix ans,* nous dit encore Francette Bon. *Eh bien, pendant tout ce temps, je n'ai pas eu un seul dimanche, ceux-ci étant exclusivement réservés aux couples mariés et aux mères de famille !"*

Les dix premières années du *Centre Hélio-Marin* semblent donc marquées d'une empreinte particulière : rigueur et discipline sont omniprésentes sans doute, mais dans un but clairement exprimé : soigner les enfants accueillis avec efficacité et dévouement dans le cadre d'un établissement parfaitement tenu.

Certaines témoignent encore : *"Nous avions le sens de notre mission : on avait besoin de nous, nous étions flattées de la confiance qui nous était accordée"*.



Quatre auxiliaires donnent à goûter à des petits enfants en tabliers à carreaux bleus pour les garçons et jaunes ou roses pour les filles.
Cliché Poinot, Le Château.

Les bras chargés de mimosas

On retrouve Gérard Lanneluc après la guerre. D'abord maçon avec son père, il apprend ensuite le métier de menuisier. Entré au *Centre* en 1957, il sera d'abord manœuvre, puis vaguemestre et ambulancier. Il raconte : *"Vaguemestre, je suis assermenté, comme les facteurs. Je distribue le courrier en mains propres, à chaque personne logée dans le* Centre. *Les allocations familiales arrivent alors sous forme de*

mandat. Je suis habilité à les verser en liquide à chaque famille, et elles sont nombreuses dans l'établissement.
Chaque mois, je conduis monsieur Guégan, l'économe, jusqu'à la poste. Là, il doit récupérer, en liquide, le salaire des 300 employés... C'est toute une aventure ! J'arrête le véhicule devant la poste et j'attends au volant, prêt à repartir. Le receveur remet à monsieur Guégan l'argent nécessaire. Puis ce dernier ressort de la poste, sa sacoche bien serrée sous le bras, et nous rentrons à vive allure !
Chaque fin de mois, c'est le même rituel. Nous défilons dans le petit bureau, juste en face de la porte d'entrée, dans le bâtiment de la direction. Là, nous recevons un bulletin de salaire accompagné d'une enveloppe dont le contenu est systématiquement recompté devant nous. Pour mon premier salaire, en 1957, je touche 254 francs.
De 1958 à 1966, l'établissement connaît une période faste. On ne regarde pas à la dépense. On me fait courir l'île d'Oleron pour ramener la bouteille de vin blanc nécessaire aux moules marinières servies à ces messieurs du Conseil d'administration. J'irai même à Niort pour trouver un bâton d'angélique !
Nous sommes, à cette époque, très soucieux de faire travailler à part égale tous les commerçants locaux. Ainsi la viande est-elle commandée une semaine chez Suire, une semaine chez Coquilleau, les deux bouchers de Saint-Trojan.
Très vite, je suis chargé d'accueillir les enfants à la gare de Rochefort. Selon les organismes convoyeurs, les moyens ne sont pas les mêmes. Pour un groupe de douze à quinze enfants, l'Assistance publique déplace toujours un chef de convoi, une infirmière et une ou deux convoyeuses. Ces gens sont repérés à la SNCF : si, au moment du départ, les enfants ne sont pas tous correctement installés, ils n'hésitent pas à tirer le signal d'alarme et à retarder le départ ! Moi, je les attends sur le quai de la gare avec deux chariots. Nous installons les enfants dans le premier. L'autre est réservé pour les bagages, essentiellement les cantines de ces messieurs-dames. L'installation dans mon fourgon, le trajet, la traversée avec le bac prennent environ trois heures. Si bien que, pour un train en gare de Rochefort à 7 heures, nous ne sommes pas au Centre avant 10 heures ! En période de grand froid, le chauffage du fourgon est assuré par... un appareil à gaz ! À leur arrivée, ces convoyeurs organisent, avec le secrétariat médical, l'appel des enfants. Et leur tâche s'arrête là ! Ils ont ensuite, du mardi au vendredi, presque une semaine d'interlude touristique. Je dois les promener dans l'île et nos cuisiniers, monsieur Bourguignon puis monsieur Abadia, leur mitonnent des petits plats recherchés. Ces accompagnateurs sont très connus des commerçants saint-trojanais, et ils ne repartent jamais sans leurs cageots d'huîtres !...
Les convoyeurs de l'Office parisien d'hygiène sociale, OPHS, sont très différents. Ils ne s'entendent pas avec les précédents, dont ils dénoncent l'attitude et les dépenses. Deux adultes seulement accompagnent les groupes de quinze enfants ! Ils les conduisent d'abord au préventorium Lannelongue, qui reçoit les plus grands, puis au Centre Hélio-Marin. Là, ils veillent à leur installation et repartent dès le lendemain pour Banyuls ou Hendaye.
Que dire, aussi, du faste déployé quand on accueille les membres du Conseil d'administration ? Personnages importants du monde médical, tels le professeur Paul Chigot, ou représentants des administrations sociales, ils sont reçus avec solennité. Plusieurs jours à l'avance, tous les services sont astiqués, les véhicules briqués, les jardins fleuris et taillés au cordeau. Les cuisiniers se préparent à mettre les petits plats dans les grands. Et les résultats tiennent leurs promesses.
Je connais le goût de ces Messieurs en matière de presse. Chacun dispose donc, selon son habitude, de l'Aurore, du Figaro ou du Monde... Je suis leur chauffeur pour des visites à La Rochelle ou à la maison de Pierre Loti. Et je dois respecter le protocole, ouvrant portes et portières...
Pour emmener les enfants à l'hôpital, au début, nous n'avons pas d'ambulance. Seulement une Peugeot commerciale ! Nous en rabattons le siège arrière pour coucher les petits malades sur des matelas calés avec des oreillers... Je conduis ainsi les enfants à Bordeaux, Limoges ou Paris. Quand j'arrive dans les services de l'hôpital Trousseau les bras chargés de mimosas, je suis sûr de mon effet ! "
La fin de carrière de Gérard Lanneluc est moins animée. Les restrictions économiques et les réorganisations internes limitent ses contacts avec l'extérieur. Il prend sa retraite en 1995, après 39 ans au service de la maison.



Vers 1949, l'époque des colonies sanitaires, le personnel pose autour de l'économe, M. Ménager. La mascotte du centre, un mouton enrubanné n'a pas été oublié.



Splendeur des parterres en fleurs devant le pavillon de l'administration.

LES AUTEURS

Regroupée autour de Pascal Massicot et de Pascal Viaud, une équipe des salariés actuels et retraités du *Centre Hélio-Marin* s'est mobilisée pour réunir les éléments de cette publication. Saluons donc leur contribution :

Pierre Christophe évoque la personnalité marquante du docteur Simon dont il a été l'adjoint pendant les trente glorieuses. Il est aujourd'hui à la tête de l'association Hot-Club de Marennes-Oleron, ardente propagandiste du jazz dans la région.

Annick Doussoux, psychologue au *Centre* depuis 1977, a recherché, avec Roselyne Esnard, les témoins de la vie du *Centre* dans les années 30 et 50. Elle a aussi retrouvé pour nous l'histoire des premières années du syndicat et du Comité d'entreprise, et elle raconte la vie des enfants au *Centre* aujourd'hui.

Roselyne Esnard, responsable du service éducatif, employée au *Centre* depuis 1983, a réuni avec Annick Doussoux, de nombreux témoignages de la vie du *Centre*, aussi bien avant guerre que dans les années 50. Elle nous parle aussi de la vie actuelle au *Centre*.

Joëlle Fragnaud-Cabannes a soutenu, en 1987, sa thèse de doctorat en médecine, consacrée au *Centre Hélio-Marin* de Saint-Trojan. Elle a bien voulu autoriser le docteur Massicot, avec qui elle avait beaucoup collaboré, à résumer et à actualiser ses recherches.

Michèle Ganneau, surveillante-chef, employée au *Centre* depuis 1983, retrace l'histoire du foyer-école d'élèves infirmières.

Jean-François Marchais, médecin de rééducation, au *Centre* depuis 1992, a regroupé et dupliqué les très nombreuses photographies qui permettent d'illustrer l'histoire de l'établissement.

Pascal Massicot, né en 1952, médecin-pédiatre des hôpitaux de Bordeaux a exercé, de 1984 à 1991, au *Centre Hélio-Marin* de Saint-Trojan, les fonctions de médecin-directeur. Depuis 1991, il en est le directeur médical. Sa contribution constitue l'ossature de cette publication, sur laquelle se sont greffés les autres textes.

Georges Simon, directeur du *Centre* de 1953 à 1983. En plus de sa propre contribution, ses souvenirs ont largement enrichi divers textes de cette publication.

Pascal Viaud a été directeur-adjoint puis directeur administratif du *Centre Hélio-Marin* de 1984 à 1994. Il est, depuis, directeur général de l'ATASH. Il a coordonné les recherches en archives.

Les auteurs et le LOCAL remercient les nombreux témoins, souvent cités dans le texte, qui ont été utilisés pour cette publication. Il s'agit en particulier de Gilbert Avrard, Francette et Madeleine Bon, Madeleine Bréret, André Guégan, Georges et Jacqueline Lagarde, Denise Lagarron, Gérard Lanneluc, Cosette Marçay-Lanneluc, Jacqueline Pallas, Michel Raison, Guy Seigneurin, Ginette Vaysse.
Merci aussi à Éva Laroche et Catherine Mérabet qui ont assuré la saisie de nombreux textes.

Jean-Paul Guyet du Service des phares et balises, à La Rochelle, nous a été d'un précieux secours dans nos recherches.

Merci aussi à Roger Caunant, Michel Gabaret, Liliane Gaillot, Pierrette Filippi et Brigitte Royer qui nous ont ouvert très largement leurs albums photos et collections de cartes postales.

L'équipe des *Cahiers d'Oleron* remercie tout le personnel du *Centre Hélio-Marin* pour son extrême compréhension et pour sa grande motivation. Cela a été pour elle une grande joie et un grand honneur d'apprendre à vivre la passion qui motive jour après jour leur vie au service des enfants déficients.

LES SOURCES

Les Bulletins de *L'Oeuvre*, publiés chaque année depuis 1888, et les archives de *L'Oeuvre* et du *Centre*, constituent la source principale de cette publication. Deux travaux antérieurs les avaient déjà largement utilisés :

- **L'Île d'Oleron - Oeuvre des sanatoriums maritimes pour enfants - Sanatorium de Saint-Trojan-les-Bains,** plaquette publiée en 1929 par l'abbé Victor Belliard, curé de Saint-Trojan.

- **Le Centre Hélio-Marin de Saint-Trojan-les-Bains (Charente-Maritime),** thèse de doctorat en médecine soutenue en 1987 par Joëlle Fragnaud-Cabannes.

LE CENTRE HÉLIO-MARIN DE SAINT-TROJAN

1 - Accueil - Administration
2 - École - 4 classes
3 - 27 lits
4 - Salles éducatives - Bibliothèque
7 - Lingerie
8 - Médecins - éducateurs
9 - Pharmacie et para-médicaux
10 - Grand-Bleu - 26 lits
13 - 10 lits (été)
16 - 24 lits + 12 lits d'été
18 - Julien Huber 19 + 24 + 44 lits
26 - Gymnase - Balnéothérapie

